# Comparaison n'est pas raison

LA CRISE
DE LA LITTÉRATURE
COMPARÉE

par Etiemble

GALLIMARD

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Inventaire 33-501

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*
*© 1963, Éditions Gallimard.*

# *Introduction*

# *Crise de la littérature comparée?*

*Krise der Komparatistik, The Crisis of Comparative Literature, Crise de la littérature comparée*, cela doit aussi se dire en serbe et en japonais... Encore que le mot *crise* soit à la mode, et que, pour raccrocher le lecteur, les auteurs d'articles ou d'ouvrages sur n'importe quoi l'accrochent n'importe où, lanterne rouge de maison close, la littérature comparée subit en effet, depuis deux décennies au moins, ce qu'il ne messied pas d'appeler une crise. Je me propose d'en faire ici le diagnostic, en vue, qui sait, de prescrire ou du moins de suggérer quelques remèdes.

*Contre tout chauvinisme...*

Contra el chauvinismo de Guyard

M. Marius-François Guyard, maître de conférences à la Faculté des lettres de Strasbourg, publia en 1951, dans la collection *Que sais-je?*, la première édition d'un travail destiné surtout au grand public, mais dont les spécialistes ont beaucoup disputé : *La Littérature comparée*. Il eut beau se présenter derrière un avant-propos de Jean-Marie Carré, professeur en Sorbonne, on le reçut fraîchement ici et là, aux États-Unis surtout. Dans une recension qu'il publia sur et contre ce travail, M. Calvin S. Brown observa malicieusement que notre compatriote classe les travaux comparatistes sous les rubriques suivantes : *Écrivains français à l'étranger*, *Écrivains étrangers en France*, *Influences entre littératures étrangères*. Qui donc alors oserait interdire aux comparatistes yanquis de donner à leur littérature la même position centrale : « the same central position »? Mais alors, qui oserait interdire à l'Arabe, ou du moins au musulman, de se prévaloir du fait pour lui indiscutable que sa langue est celle



de Dieu et d'exiger qu'une littérature dotée de ce singulier privilège gouverne toutes les autres? Mais alors, forte du milliard d'hommes dont elle disposera bientôt, forte de quatre mille ans de civilisation attestée, pourquoi la Chine, forte aussi de son nom, le Pays du Milieu, l'Empire Central, ne revendiquerait-elle pas pour sa littérature le point de vue que M. Guyard, en bon patriote, adopte pour la sienne? Citoyen des États-Unis, pays qui prend conscience, peut-être excessive, de ses pouvoirs, M. Calvin S. Brown n'a donc pas tort de contester le postulat de M. Guyard; cette méthode est en vérité insensée : « that way madness lies ».

Lorsque je posai ma candidature à la chaire de littératures comparées ouverte en Sorbonne par la mort de Jean-Marie Carré, je ne cachai nullement que, si j'étais admis dans cette maison, j'essaierais d'y introduire une autre conception de notre discipline. Quand je fus élu, M. le Recteur Sarrailh m'offrit les *Annales de l'Université de Paris*, où exposer mon point de vue. Borné que j'étais par les dimensions d'un article, je produisis quelques pages intitulées *Littérature comparée ou comparaison n'est pas raison*[1].

1. Cf. *Hygiène des Lettres*, t. III, *Savoir et Goût*, Gallimard, 1958, pp. 154-173.

Peu de temps auparavant, un numéro spécial de la *Revue de littérature comparée* (janvier-mars 1953), *Orientations en littérature comparée*, semblait lui aussi répondre à sa façon aux thèses de M. Guyard; outre la conception française, il présentait l'allemande, la yanquie, l'italienne. M. Franco Simone se référait à l'esthétique de Croce, rappelait que M. Luigi Foscolo Benedetto considérait avec raison que « la critique littéraire et l'histoire littéraire sont deux disciplines distinctes, également légitimes ». Mais si l'Américain estimait notre discipline « quelque peu centrifuge », un Allemand identifiait quasiment littérature occidentale et littérature universelle. Dommage d'autre part que nulle étude n'apportât de nouvelles sur le comparatisme en Russie. Il est vrai que la tyrannie de Staline y proscrivait alors cette science bourgeoise! En 1950, le dictateur des écrivains, Fadeiev, ne condamnait-il pas dans la *Pravda* Georges Lukacs, coupable de comparatisme, c'est-à-dire de cosmopolitisme, c'est-à-dire d'esprit bourgeois (peu s'en faut, de complicité avec le capitalisme)! Par bonheur, les temps ont changé. Depuis 1958, la *Societas scientiarum Lodziensis*, de l'Université de Łódź, en Pologne, publie sous la direction de Stefania Skwarczyńska, Jan Trzynadlowski et Witold



Ostrowski une revue qui en est à son septième cahier et dont le titre, en trois langues, forme à soi seul un programme : *Zagadnienia Rodzajów Literackich, Voprosy literaturnyh žanrov, Les problèmes des genres littéraires.* En 1962, l'Académie des Sciences de Hongrie organisait à Budapest, du 26 au 29 octobre, un congrès international de littérature comparée où participaient non seulement des représentants du monde socialiste, à l'exception de l'Albanie et de la Chine, mais des représentants de la Belgique, de la Suisse, des Pays-Bas et de la France, y compris, *ex officio*, M. W.-A.-P. Smit, président de l'Association internationale de littérature comparée. Maintenant que, délivré d'une encombrante personnalité, le monde socialiste reconnaît que notre discipline répond à l'exigence fondamentale du marxisme, la littérature comparée, conçue selon les normes de M. Guyard, fait plus provincial encore. Les *Voprosy Istorii* de 1958 ayant reproché aux savants soviétiques de s'être isolés du reste du monde (alors qu'on ne peut comprendre Lomonossov sans référence à la culture européenne, ni les démocrates révolutionnaires russes sans connaître la pensée des socialistes utopistes de France et d'Angleterre), il est piquant de voir repa-

raître, la même année, une réédition de *la Littérature comparée* où M. Guyard ne change rien à ce qu'il écrivait en 1951.

*... et tout provincialisme.*

Attitude d'autant plus étrange que le monde entier, ou peu s'en faut, s'adonne désormais à nos recherches. Témoin le *Centro de investigaciones de literatura comparada de la Universidad de Chile*, ou les travaux publiés au Pérou par Estuardo Nuñez, *Autores germanos en el Perú* (Lima, 1953), et *Autores ingleses y norteamericanos en el Perú* (Estudios de literatura comparada, Lima, 1956), ou, selon les normes les plus strictes de l'école française, *Los Viajeros italianos en el Perú*, de Raúl Porras Barrenechea (Lima, Ecos, 1957), témoin plus émouvant encore, étant donné les circonstances politiques, le travail de Jakob Ben Iechouroun sur *Le Lyrisme russe et son influence sur la poésie hébraïque* (je donne en français le titre d'un ouvrage paru à Tel-Aviv en hébreu, éditions Dvir, 1955) : non seulement les thèmes et les images, mais les tours de phrases de la poésie juive contemporaine seraient imprégnés des classiques russes! Ce n'est pas moi qui apprendrai aux Japonais l'existence du *Hikaku Bungaku, Journal of Comparative Literature*, publié par la *Comparative Literature Society of Japan*, ou des *Hikaku Bungaku Kenkyu, Études de littérature comparée*, publiées par l'Institut de littérature comparée de l'Université de Tokyo.



*Politique et littérature comparée.*

La première des tâches qui s'imposent donc aux comparatistes, désormais, c'est de renoncer à toute variété de chauvinisme et de provincialisme, de reconnaître enfin que la civilisation des hommes, où les valeurs s'échangent depuis des millénaires, ne peut être comprise, goûtée, sans référence constante à ces échanges, dont la complexité interdit à qui que ce soit d'ordonner notre discipline par rapport à une langue ou un pays, entre tous privilégiés.

Ce n'est pas interdire à tel ou tel peuple, tel ou tel groupe de peuples de s'intéresser

à des questions qui le touchent de plus près. Encore faut-il que la politique n'intervienne pas abusivement pour fausser le fonctionnement de ces recherches particulières. Soit l'exposé par lequel M^me^ I.-G. Nieoupakoïeva inaugura, après M. Vianu, le congrès de Budapest en 1962. Après un éloge de l'école française, et une critique de l'école américaine qui lui paraissait, celle-ci, dénationaliser fâcheusement les littératures, ce membre influent de l'Académie des Sciences de Moscou condamna la tendance du monde capitaliste à étudier comme ensemble privilégié l'histoire comparée des littératures de l'Europe occidentale, cependant qu'elle approuvait l'un des thèmes du congrès de Budapest : la mise en train d'une étude comparée des littératures de l'Europe orientale et balkanique. De deux choses l'une, lui répondis-je en substance : ou bien on admet, et j'admets volontiers que, pour des raisons à la fois géographiques, historiques, et aujourd'hui politiques, le monde socialiste est fondé à étudier particulièrement les relations culturelles et notamment littéraires dans les pays danubiens, dans l'est et le sud-est de l'Europe, mais alors il faut admettre que, pour les mêmes raisons géographiques, historiques, et aujourd'hui politiques, les peuples de



l'Europe occidentale sont fondés à étudier, plus particulièrement, les relations culturelles et notamment littéraires entre des pays que civilisa Rome, à savoir l'Italie, la péninsule Ibérique, la France, l'Angleterre, l'Allemagne de l'Ouest, et pourquoi pas l'Afrique du Nord. Évitons seulement que, tant à l'est qu'à l'ouest, ces études régionales de littérature comparée ne servent d'incitation, ou de camouflage, à des manœuvres de haute politique.

Dans l'idée que certains Allemands se font de la littérature comparée, je décèle parfois un reflet du rêve européen qui fut celui, après tant d'autres, de Hitler, et qui a sujet d'inquiéter nos collègues soviétiques au moins autant que nous. Certes, l'Europe n'a pas attendu ce furieux pour se sentir, se vouloir une; certes, et Rome, et Charlemagne, et Charles Quint, et Louis XIV, et Napoléon, et Bismarck, nous prouvent que, sous les différences langagières, une Europe s'est constamment cherchée, parfois s'est trouvée, de l'Antiquité au Moyen Age, de la Renaissance au Siècle des lumières, et du Premier Empire à nos jours. Il ne faut pourtant pas qu'à la faveur des tentatives aujourd'hui ébauchées pour reconstituer une Europe, et dont le Marché commun, l'Euratom sont

jusqu'à présent les plus spectaculaires, la littérature comparée tende à reconstituer, au profit d'une Europe conservatrice et catholique, un nouveau centre du monde, arbitraire et dangereux. Il ne faut pas non plus que, désormais rassemblés par une idéologie commune, les pays socialistes en tirent prétexte pour négliger, ou vilipender, leurs anciennes relations et leurs relations actuelles avec l'Europe occidentale. Par bonheur, toutes sortes de communications, ou de rapports présentés au congrès de Budapest par les délégués des pays socialistes, suggéraient que les thèses de M^me^ Nieoupakoïeva *accusaient* une position théorique dont j'avais pris connaissance par quelques publications soviétiques, mais que d'autres délégués nuançaient avec discernement, parfois avec énergie. Les discours de clôture et les termes de la résolution finale prouvaient qu'en dépit de certaines divergences dans l'emploi du vocabulaire, divergences qui seront peut-être atténuées un jour prochain (je pense notamment à l'emploi des mots *réalisme*, *réalisme critique*, *réalisme socialiste*, qui n'ont pas du tout le même sens dans les langues des pays socialistes et dans celles des pays capitalistes, mais que le récent *Discours de Prague*, prononcé par Louis



Aragon, pourrait rendre au sens commun), les comparatistes du monde capitaliste et ceux du monde socialiste s'entendent sur l'essentiel : l'objet, puis les méthodes de leur commune discipline.

Il faut donc souhaiter qu'un article comme celui du professeur Horst Rüdiger, de Mayence, *Nationalliteraturen und Europäische Literatur*, publié en mai 1962 dans les *Schweizer Monatshefte*, ne signifie pas un retour à quelque chauvinisme européen qui, moins étroit, ne vaudrait pas beaucoup mieux que le chauvinisme français de M. Marius-François Guyard [1]. Ce n'est peut-être pas tout à fait sans raison qu'en dépit de ses mérites, l'essai de Ernst Robert Curtius sur *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* suscite quelques inquiétudes chez les comparatistes des pays socialistes. En revanche, lorsque M^me^ Nieoupakoïeva attaque le rapport de René Wellek au second congrès international de littérature comparée (celui qui se tint en 1958 à Chapel Hill), lorsqu'elle conteste l'article si tempéré, si souvent judicieux, de Henry H. H. Remak, *Comparative*

1. Lequel, comme l'a fait remarquer M. Mortier, professeur à l'Université de Bruxelles, présente un grand progrès par rapport à ce Louis Raynaud qui condamnait dans le romantisme un mouvement d'origine germanique.

*Literature at the Crossroads : Diagnosis, Therapy and Prognosis*, lorsqu'elle reproche à Henri Peyre d'affirmer que le trait le plus estimable du comparatisme, c'est sans doute la conscience supra-nationale qu'il parvient à donner aux hommes, force m'est de discerner là une trace voyante de son patriotisme russe, patriotisme qui ne doit pas dégénérer en nouvelle méfiance contre l'esprit cosmopolite (au sens non pas bourgeois mais socratique, mais montaniste, de ce terme).

*La littérature comparée, c'est l'humanisme.*

Il m'a donc semblé utile de rappeler au Congrès de Budapest deux formules, où je verrais comme le credo de tout comparatiste :

« L'ancien isolement local et national, où chacun se suffisait à lui-même, fait place à une interdépendance universelle des nations. Ce qui est vrai pour la production matérielle s'applique à la production intellectuelle. Les œuvres d'une nation deviennent la propriété commune de toutes les nations. L'étroitesse d'esprit et l'exclusivisme nationaux deviennent de plus en plus impossibles; à



partir de nombreuses littératures nationales et même provinciales se forme désormais une littérature universelle » (Karl Marx).

« Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime » (Montesquieu).

Quel scandaleux paradoxe si les seuls pays capitalistes devenaient aujourd'hui capables et désireux d'affirmer en littérature comparée les principes internationalistes de Montesquieu et de Karl Marx!

Cela précisé, je me suis félicité d'entendre notre collègue de l'Académie des sciences de Moscou soutenir que la littérature comparée doit étudier non seulement les relations entre les différentes littératures à l'époque moderne et contemporaine, mais, dans son ensemble, l'histoire de ces relations, dût-elle remonter au passé le plus ancien. M^me^ Nieoupakoïeva, qui marque tant de sympathie pour l'école française de littérature comparée, me rappelle fort à propos que l'enseignement

de notre discipline est dispensé en Sorbonne par un *Institut de littératures modernes comparées*, et que, traditionnellement, on n'y étudie guère que les relations internationales à partir du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, avec une insistance marquée pour le XIX^e^ et le XX^e^. Comme si l'étude des relations entre la littérature grecque et la littérature latine ne pouvait ou ne devait pas nous intéresser, nous autres comparatistes! Comme si les relations entre le monde grec, le monde arabe, le monde juif, le monde roman, le monde slave et l'empire mongol au Moyen Age, n'étaient pas dignes de notre attention! Comme si, lorsqu'il s'occupe des origines de la tragédie et de la comédie, le comparatiste pouvait négliger désormais le livre du chanoine Étienne Drioton sur *Le Théâtre égyptien*, prélude indispensable à toute réflexion sur la tragédie et le comique des Grecs, par conséquent, sur la dramaturgie de l'Europe.

Quant aux comparatistes japonais, si, depuis l'ère Meiji ils s'intéressent à bon droit aux relations de leur pays avec les littératures de l'Amérique et de l'Europe, s'ils ont raison d'étudier l'influence de la poétique anglaise sur la prosodie japonaise, celle des lettres anglaises, italiennes, sur Natsume Soseki,



ou celle de la littérature française sur Akutagawa Ryanosuke, comment, sans trahir l'esprit de notre discipline, négligeraient-ils les relations anciennes et durables qui les unirent à la Chine, au monde bouddhiste? Lorsque M. Koichi Sakai examine l'influence du *Tch'a king* sur le *Chashin Monogatari*, il agit dans le même sens que le Français qui étudie comment le mythe de Thésée, celui d'Œdipe ou celui de Prométhée sont traités aujourd'hui par Cocteau et par Gide.

Objectera-t-on que, déjà monstrueusement étendue dans l'espace puisque la voici qui prétend couvrir toute la planète, notre *littérature comparée* le deviendra aussi dans le temps, et qu'alors nul enseignant ne pourra en obtenir mieux que des rudiments, dût-il peiner toute sa vie? Je répondrai que je me borne jusqu'ici à définir l'*esprit* de notre discipline, et qu'il s'agit justement d'examiner à présent si l'on peut concilier les exigences de notre métier avec la durée moyenne de la vie d'un homme, fût-il comparatiste.

II

# *Questions préjudicielles : Bibliographies et langues de travail*

*Il faut centraliser l'enseignement de la littérature comparée.*

Telles étant les conditions auxquelles doit satisfaire la littérature comparée, sans doute convient-il d'indiquer comment l'exercer.

La décentralisation est à la mode et tant mieux, puisque toute centralisation excessive signifie bureaucratie, tyrannie, développement excessif de certaines universités aux dépens et au dam de certaines autres (je pense surtout à ce qui se passe en France, où Paris dévorait tout). Quoique la décentralisation ait ses vertus, et grandes, il n'y aura pas de littérature comparée digne de ce nom aussi longtemps qu'on n'aura pas centralisé la recherche et l'enseignement de cette discipline. Que dire de ces universités, nom-

breuses hélas! où un seul professeur, livré à soi-même, parfois mais non pas toujours aidé d'un assistant, est censé divulguer l'enseignement, et diriger la recherche? Que dire même d'instituts où deux ou trois titulaires, pourvus de quatre ou cinq assistants, doivent en principe assurer tous les enseignements, la direction de tous les mémoires, de toutes les thèses? Cette méthode, elle aussi, est *insensée.* Le résultat, on le connaît : dans les pays auxquels je pense, on n'enseigne jamais qu'une demi-douzaine de questions éculées, sur lesquelles les professeurs disposent de deux ou trois ouvrages qu'il s'agira de démarquer, sans aucun accroissement du savoir en ce domaine. Que dire des pays, la France en particulier, où les professeurs de littérature comparée doivent vulgariser, en vue de concours dont le programme change chaque année, des connaissances qui ne peuvent être, ne *doivent* être que superficielles? A mon sens, on n'enseignera pour de bon la littérature comparée que lorsque chacun des pays qui s'y intéressent disposera d'un institut au moins, groupant quinze ou vingt professeurs, un nombre correspondant d'assistants et de chefs de travaux, choisis non seulement pour leur vaste culture, mais de telle sorte que toutes les grandes familles



de langues y soient représentées adéquatement, selon leur importance. Fût-il spécialisé en littératures modernes comparées, que vaut un institut de littératures comparées où l'on ne pratique que les langues romanes et germaniques avec, incidemment, accessoirement, une excursion vers le monde slave? L'institut dont je rêve comprendrait naturellement des hellénistes et des latinistes, mais aussi des sumérologues et des égyptologues, mais aussi des slavisants, des spécialistes du hindi et du bengali, des sinologues, des germanistes et des romanistes, mais aussi des sémitisants, des hommes versés dans les littératures finno-ougriennes, turco-mongoles, dravidiennes, et je n'oublie pas le japonais! Tout se tient dans l'histoire des littératures, et celui-là n'en comprendra jamais une seule, j'entends comprendre, qui n'aura pas un peu mieux que des lumières sur un assez grand nombre d'autres. Pour ne parler que de ce que je connais le moins mal, la France ne saurait pour l'instant disposer que d'un seul institut de recherches, puisque c'est à Paris, et à Paris seulement, qu'on peut apprendre, outre les langues romanes, slaves et germaniques, toutes celles que je crois indispensables.

Pour sa bibliothèque, ses salles de travail,

un institut de cette sorte devrait disposer de crédits considérables. Or, que d'économies on réaliserait en supprimant ces dérisoires bibliothèques dispersées en province, bourrées de livres qui traînent partout, et dont volontiers je me passerais, mais où manque tout l'essentiel, et dont chacune, telle quelle, n'est bonne à rien. Lors même que l'on rassemblerait en un seul centre, en un seul institut, les crédits ainsi gaspillés parce que morcelés, on n'arriverait pas, tant s'en faut, à l'équiper en périodiques, en ouvrages rares, en microfilms. Les gouvernements, qui gaspillent des milliards à droite, à gauche, devraient accepter de financer notre discipline.

*Pour une bibliographie...*

Faute d'une bibliographie sérieuse, comment les constituer, ces bibliothèques? Outre qu'elle est extrêmement malaisée à consulter, la *Bibliography of Comparative Literature*, publiée par les soins de Fernand Baldensperger et de W. P. Friederich, est fort insuffisante. Quand même on mettrait bout à bout



les bibliographies du *Yearbook of Comparative and General Literature*, celles de la *Revue de Littérature comparée* (mais on a renoncé à en poursuivre la compilation), celles des *Regesten* (comptes rendus critiques publiés tous les trois mois en néerlandais par l'Institut de littérature comparée de l'Université d'Utrecht), celles des revues japonaises, on ne connaîtrait pas grand-chose encore de ce qui se publie. Pour peu que l'on admette, comme moi, et comme désormais les comparatistes soviétiques, que nous devons nous intéresser aux relations entre l'Asie (proche et lointaine) et l'Europe, entre l'Europe et l'Amérique espagnole, etc., ces bibliographies paraîtront encore plus dérisoires. Sans doute devons-nous remercier le Pen Club du Japon de nous avoir fourni, dans *Japanese Literature in European Languages*, une précieuse bibliographie des traductions du japonais en langues européennes; sans doute il convient de remercier le *American Council of Learned Societies* d'avoir compilé, sous la direction de Martha Davidson, *A List of Published Translations from Chinese into English, French, and German;* sans doute la bibliothèque moscovite des langues étrangères nous a-t-elle fourni une bibliographie des traductions russes et des études critiques

publiées en russe sur la littérature chinoise. Les éditions scientifiques de Pologne elles aussi, nous ont donné un catalogue de publications orientalistes, la commission belge de bibliographie un travail de Jacqueline Senny : *Traductions françaises de littératures orientales*, soit. Je n'oublie pas non plus l'*Index translationum* continué par l'Unesco depuis 1948. Ce ne sont là que les premiers éléments, et portant sur les seules traductions, de bibliographies qui, pour être utiles, devraient comprendre et recenser systématiquement tous les bons travaux, tous les bons articles de littérature comparée. A quoi servirait une bibliographie qui ne fût point analytique? Je la préférerais critique, mais foin des illusions! Sur les milliers d'ouvrages et d'articles que j'étudiai, puis recensai, et continue de lire, de mettre en fiches, pour la bibliographie du *Mythe de Rimbaud* dans le monde, combien mériteraient de figurer dans une étude sérieuse, je ne dis pas de sociologie comparée, ou d'histoire comparée des littératures, mais de *littérature comparée?* Dix ou vingt, au maximum. C'est vers ceux-là que devrait nous guider le travail des bibliographes. Ce souhait, je ne me le dissimule



pas, paraîtra ridicule, dans l'état présent du monde. Je me contenterai par conséquent, et modestement, d'une bibliographie discrètement analytique. Celle-là, donnez-la-nous ou bien fermez nos instituts! Elle devrait être complétée par un fichier central de toutes les études de littérature comparée sur lesquelles on travaille partout. Faute de quoi, on verra plusieurs chercheurs gaspiller des années sur un même sujet. Je ne citerai qu'un exemple : une étudiante égyptienne me proposa voilà quelques années un sujet dont j'avais découvert l'importance tandis que j'enseignais à l'Université d'Alexandrie : l'influence du théâtre français sur la naissance d'un théâtre de langue arabe en Égypte, à partir du XIXe siècle. Depuis un an, elle accumulait des documents, lorsqu'un autre Égyptien vint me voir à mon bureau : sans rien dire à qui que ce fût, il étudiait depuis des années l'influence de notre dramaturgie sur le renouveau du théâtre égyptien. Patiemment, il avait acquis, collectionné, examiné, des traductions et adaptations de pièces françaises, de farces, d'opéras-comiques, qui se jouaient sur les tréteaux les plus humbles de son pays. Lui seul désormais, cela s'impose, traitera le sujet. Or supposons qu'au lieu de venir chez moi, cette Égyptienne, épouse

d'un diplomate en poste à Londres, ait proposé son sujet dans quelque université anglaise : deux concitoyens qui s'ignoraient auraient ainsi traité le sujet, mais l'un d'eux seulement se trouvait qualifié, puisqu'il possédait, pour soi seul, quantité de documents qui n'existent plus qu'à un seul exemplaire.

Cette bibliographie et ce fichier des travaux en cours, comment les obtenir? Fort simplement. Il suffirait que les organismes du genre de notre Centre National de la Recherche Scientifique comprennent que, s'il importe à la puissance des nations de disposer d'excellentes bibliographies de mathématiques, de physique et de chimie, il n'est pas indifférent à leur gloire, peut-être même à leur survie, de financer les bibliographies utiles à l'humaniste, et notamment celles de littérature comparée. Supposons que la commission nationale de chacun des États membres de l'Unesco patronne une bibliographie analytique des travaux de littérature comparée publiés dans son pays. Supposons qu'elle rassemble en un fichier tous les travaux en cours chez soi. L'Unesco pourrait alors centraliser un ensemble, constamment tenu à jour, et de ces bibliographies, et de ces fichiers. On disposerait de matériaux grâce auxquels composer un équivalent des bibliographies dont disposent déjà les spécialistes des sciences humaines.



En attendant qu'on nous accorde cette satisfaction, espérons que le monde socialiste contribue au grand œuvre en préparant cette bibliographie dont le congrès de Budapest a souhaité la création. Quand les Académies des sciences des pays socialistes se borneraient à rassembler une documentation relative à la littérature comparée dans les démocraties populaires, quel appoint pour nous tous!

### *Les langues de travail.*

Une question dès lors se pose, celle de nos langues de travail. Le comparatiste de la génération de Baldensperger, de Paul Hazard, pouvait se borner à deux, ou trois langues; quatre ou cinq au maximum : l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien. Pour nous, ça ne suffit plus. Depuis que le Japon s'intéresse activement à la littérature comparée, les savants européens voient arriver sur leur bureau des revues aux sommaires prometteurs, mais dont les seuls

résumés leur sont accessibles. Il nous faudra donc ou apprendre le japonais, ou nous faire traduire tous les numéros de *Hikaku Bungaku* et de *Hikaku Bungaku Kenkyu*. Pour comble, dans le dernier numéro que je viens de recevoir du *Jadavpur Journal of Comparative Literature*, périodique publié par l'Institut de littérature comparée de l'Université de Jadavpur, à Calcutta, je lis, ou plutôt je ne peux pas lire, outre divers articles en anglais, une étude en bengali de M. Manabendra Bandyopadhyay. Européens et Japonais vont donc devoir étudier cette langue avant de se mettre à l'hindi, à l'ourdou, au tamoul, pour peu que des universités indiennes de l'une, l'autre ou la troisième de ces langues s'intéressent à leur tour à la littérature comparée. Il y a lieu d'espérer, ou de craindre (cela revient au même), que, fidèle à l'esprit de la civilisation andalouse, le monde arabe restaure demain une discipline qui trouverait dans le passé musulman un domaine immense sinon à défricher, car Lévi-Provençal et plusieurs autres l'ont travaillé, du moins à exploiter.

Et le marathe, donc, que j'oubliais tout à l'heure, moi qui pourtant dirige une thèse traitant de l'influence de Molière sur la littérature marathe à travers la littérature



anglaise. « Dirige », curieuse façon de parler! Il est vrai que je « dirige » une autre thèse, qui s'annonce puissante, et belle, et neuve : *L'influence de la poétique française depuis Baudelaire sur la poésie hongroise du XX^e^ siècle*. Les langues finno-ougriennes ne sauraient demeurer au ghetto de notre univers, elles qui nous ont donné le *Kalevala*, et Petöfi. Or, si je veux étudier le *Kalevala*, il me faudra savoir, outre le finlandais, le russe au moins, puisque l'un des ouvrages essentiels sur cette épopée est celui que vient de publier V. Jirmounski : *Narodnyi geroičeskij epos*, c'est-à-dire *L'Épopée héroïque populaire*, ouvrage qui, selon la préface, se propose d'étudier ce genre dans les littératures romanes, germaniques, russes, slaves du sud, sans oublier les peuples de l'Asie centrale et du monde carélo-finnois. Oui, tout se tient dans notre discipline, et nul ne peut désormais s'intéresser sérieusement à quelque question que ce soit sans lire des ouvrages en une douzaine de langues au moins.

Quand on est Français, de plus, comment peut-on se piquer de littérature comparée en négligeant la question du bilinguisme chez les écrivains malgaches, arabes ou viêtnamiens, les analogies entre les *hain-tenys* mérinas et la poésie d'Eluard, l'influence de la

poétique française sur la poésie viêtnamienne d'aujourd'hui, l'influence des littératures coloniales ou des pays colonisés sur la métropole et sa littérature, etc. La situation ne peut qu'empirer, puisque, tout entière ou peu s'en faut affranchie du colonialisme, l'Afrique noire voudra sûrement restaurer certaines langues, qui prétendront au titre de langues de civilisation (le peul, le bantou, combien d'autres encore?). Faute de les connaître, nul ne pourra judicieusement apprécier la part du substrat nègre dans les poésies africaines composées depuis un siècle en anglais ou en français. Puisque le monde socialiste va maintenant contribuer à l'enrichissement de notre discipline, quelles autres langues encore nous deviendront indispensables! Pour lire l'excellente revue que publie l'Université de Łódź, *Zagadnienia Rodzajów Literackich*, il faut savoir, outre le polonais : l'allemand, l'anglais, le français, l'italien, le russe. Après les *Acta Litteraria Academiae scientiarum hungaricae*, qui traitent, en des langues généralement accessibles au comparatiste, de questions comme *Heine, die Weltliteratur und die ungarische Dichtung*, ou encore *Petöfi et la littérature tchèque*, voici paraître à Budapest des revues entièrement rédigées en hongrois : *Filologiái Közlöny (Bulletin de*



*philologie)*, *Világirodalmi Figyelö (L'Observateur du monde)*, où l'on trouve en hongrois des études et des comptes rendus que nous aurions tort d'ignorer. Demain, qui sait si le serbe, le tchèque, le roumain, sans parler du brésilien, ne seront pas indispensables au comparatiste européen? Comme d'autre part on conçoit mal qu'un spécialiste japonais de littérature comparée, s'il s'intéresse à son passé lointain, ignore le chinois, le sanscrit, le pâli, le tibétain, on regretterait qu'il se privât des travaux publiés sur ces questions par les savants bouddhisants de langue occidentale, ce qui veut dire que, lui aussi, pour exceller dans sa discipline, la nôtre, sera bon pour dix ou douze langues.

Tout le monde n'a pas la chance de ces hommes d'Europe centrale qui, situés à un confluent de races, de nations, de langues, de religions, et dotés d'idiomes qui, en dépit de toutes leurs vertus, n'ont pas obtenu l'audience de l'allemand, de l'anglais, du russe, du français ou de l'italien, doivent apprendre, outre la leur, quatre langues ou cinq, qu'ils apprennent en effet et savent en général fort bien. Anglais et Français, en particulier, parce qu'ils ont bénéficié de langues à titres divers quasi universelles dans le monde d'hier, sont généralement moins versés en langues

étrangères que leurs collègues d'Europe centrale et du monde slave. Cela frappait au congrès de Budapest, dont les trois langues de travail : allemand, français, russe, étaient comprises de presque tous les congressistes, ceux des pays d'Occident exceptés, les plus favorisés étant tout juste capables de lire du russe. Sans doute nos spécialistes slavisants de littérature comparée étaient-ils absents, mais enfin ce congrès m'a confirmé dans ma conviction : au XX^e siècle, le comparatiste ne peut plus ignorer ni le russe, ni le japonais. Qu'adviendra-t-il demain si la Chine, se ravisant, illustre notre discipline?

Combien d'années faudra-t-il donc pour former le comparatiste capable de pratiquer et d'enseigner sa discipline vers 1990 ou 2000? La connaissance passive d'une langue exige au moins un an de travail soutenu, la connaissance active, beaucoup plus. Si nous nous bornons à demander du comparatiste une connaissance passive, c'est donc dix ou douze ans de formation préalable. C'est vingt ou vingt-cinq ans de formation langagière qu'on devra exiger de lui si l'on veut qu'il possède une connaissance active des idiomes de travail! De sorte que notre discipline va buter bientôt à l'obstacle qui menace de bloquer les progrès du savoir : le babélisme.



Comment y remédier? Comment former des professeurs qui ne se sentent point déplacés dans le monde où ils vivront, un monde où les élèves qu'ils vont former en formeront d'autres qui vivront jusqu'en 2050 et plus? De temps à autre, un homme apparaît en littérature comparée, que les hasards de l'histoire ont admirablement pourvu : René Wellek, par exemple, qui, tchèque d'origine, élevé en Europe centrale, puis émigré en pays anglo-saxons, est également à son aise dans les domaines slave, germanique, et roman. Édouard Gaède, autre exemple : né en Pologne, également habile en russe et en polonais, en allemand, en anglais, favorisé d'une connaissance mieux que passable du latin et du grec, et capable d'écrire, en français, sur *Nietzsche et Valéry*, une thèse de qualité rare[1]. S'il faut compter avec les tyrannies et les révolutions, et sur les seuls exilés, pour recruter des comparatistes, nous resterons longtemps à court de maîtres compétents. Ah, si dès le berceau ou peu s'en faut, on pouvait sélectionner les enfants doués, on leur ferait assimiler, entre deux et quinze ans, plusieurs langues de familles aussi éloignées que possible : utopie bonne

1. Gallimard, 1962.

tout au plus pour la *République* de Platon. Trouvons autre chose.

Chacun des pays où l'on enseigne la littérature comparée a ses traditions propres. En Allemagne, une discipline comme la « romanistique » forme des étudiants bien préparés pour le comparatisme : outre plusieurs langues romanes, ils savent du latin et du grec; maîtres d'une langue germanique, la leur, qui leur ouvre, sans grand effort, le néerlandais, le danois, le suédois, le norvégien, sans parler de l'anglais, qui va de soi aujourd'hui pour tout le monde, les romanistes allemands excelleraient dans les études de littérature comparée portant sur l'Europe occidentale. Or, curieusement, ils ne s'y adonnent guère. Bien différente, la formation des comparatistes français : tantôt ce sont des agrégés de lettres ou de grammaire, rompus au français, au latin et au grec, et que le hasard de leur vie ou leur vocation personnelle, guida vers des langues vivantes, deux ou trois en général; ou bien ce sont des agrégés de langues vivantes, qui savent très bien deux langues étrangères, outre du latin et quelquefois du grec. Ceux-là eux aussi peuvent prétendre à étudier notre discipline dans la mesure où elle se limite à l'aire géographique de la Romanité (mais il faut espérer qu'ils n'auront jamais à utiliser un livre russe, qui en traite). Tel qu'on le pratique au Japon, l'enseignement de la littérature comparée impose à l'étudiant, au professeur, la connaissance des grandes langues occidentales, et comme il se trouve naturellement plongé en milieu japonais, bouddhiste, chinoisant, il sera bien équipé pour étudier les relations culturelles entre l'Asie et l'Europe, ce qui est si fâcheusement rare dans nos pays d'Europe. A telles enseignes que ceux-là même qui s'y adonnent chez nous, M. Virgile Pinot (qui étudia l'influence de la Chine sur notre siècle des lumières), M^me^ Iraldo-Goncet (qui étudie actuellement le rôle de la découverte du Japon dans la formation des idées libérales vers la même époque), ont entrepris et pour le premier mené à terme leur travail sans rien savoir ni du chinois, ni du japonais. Cela ne saurait durer. Pour parer au plus pressé, j'ai donc eu l'idée que voici et que j'applique méthodiquement : tout étudiant qui veut travailler avec moi dans l'espoir d'obtenir le doctorat d'État, je lui demande désormais de savoir, ou alors d'apprendre, outre les langues que chacun d'entre nous doit savoir, au moins passivement, pour exercer sa profession et faire tant soit peu de recherche, une ou deux des langues moins

souvent pratiquées en France. Plusieurs se sont mis au chinois, d'autres au japonais, d'autres au turc, d'autres aux langues slaves; je me propose d'en orienter un ou deux vers les langues finno-ougriennes, de façon à préparer une équipe de comparatistes qui, dans dix ou douze ans, pourra se constituer en institut digne enfin de ce que je crois l'avenir de notre science (ou de notre art); institut où l'on pourrait étudier l'influence de la métrique slave sur la poésie roumaine, les rapports, s'il s'en trouve, entre l'épopée tibétaine et celle de peuples finno-ougriens, les relations culturelles entre Mongols, Turcs et Russes au Moyen Age, l'action de la poésie japonaise sur les prétendus *haïkaï* écrits en allemand, en espagnol et en français, sur nos *dodoitsu*, sur nos *tanka*.

*Traducteurs et traductions.*

Ainsi conçue, la littérature comparée devrait accorder son dû à l'art de la traduction. Sous prétexte que, pressés par les besoins d'argent, trop de soi-disant traducteurs malmènent au hasard, dans une langue qu'ils



connaissent mal, une langue qu'ils ne connaissent guère, tous ces travailleurs, même les meilleurs, ont mauvaise réputation dans l'université. Or, si nous pensons à la qualité des œuvres littéraires produites en français par Valery Larbaud quand il traduit Samuel Butler, en hongrois par le poète Tóth Árpád quand il rend *Aucassin et Nicolette*, par Babits [1] pour la *Divine Comédie* ou Gyergyai pour Marcel Proust, quand on lit l'*Anabase* de Saint-John Perse dans la traduction de T. S. Eliot, comment ne pas admirer cet accord du savoir et de l'art, de la précision et de la délicatesse?

Certains comparatistes, ceux de l'école française en particulier, estiment que nos travaux doivent porter sur les seules langues qu'à défaut de les parler nous lisons. Pour certains sujets, cette théorie se défend : je conçois mal qu'on traite de l'influence de J. Kochanowski sur les vers du métropolite Dosithée si l'on ne connaît ni le polonais ni le roumain archaïque [2]. Mais celui qui veut étudier le mouvement des idées en général ou la tech-

1. Cf. György Rába : *La Divina Commedia nella traduzione ungherese di M. Babits, Filológiai Közlöny Supplementum*, 1961.

2. Cf. L. Gáldi : *Un grand disciple roumain de J. Kochanowski : le métropolite Dosithée, Studia slavica*, VI, 1960, fasc. 1-2.

nique du roman, pourquoi lui imposer de se borner à examiner ceux-là seulement des romans, celles-là seulement des idées qu'il peut déchiffrer dans le texte? Dans la mesure où ma double qualité de professeur et de romancier m'impose de m'intéresser à la théorie du genre que je pratique, je sais tout le profit que j'ai tiré de la lecture du *Gengi Monogatari*, dans la version anglaise de Waley, ou du *Shilappadikaram*, traduit du tamoul en français, ou encore du *Kim Van Kiêu*, roman viêtnamien, dans la version qu'en produisit récemment le Dr Nguyen-Tran-Huan. S'il n'a lu le *Hizakurige*, fût-ce en traduction anglaise, ou le *Si Yeou Ki*, fût-ce en traduction française, ou Tolstoï et Dostoïevski, fût-ce en traduction allemande, quel Européen osera parler du roman en général? Faute d'avoir admiré, fût-ce en version française, le *Ugetsu Monogatari* de Akinari Ueda[1], faute d'avoir connu, fût-ce en traduction, quelques *Séances* de Hariri, quelques nouvelles juives publiées au Moyen Age, qui osera disserter de l'esthétique de la nouvelle? Or, à ma connaissance, sur la nouvelle juive, nous ne disposions jusqu'à ces temps derniers que du livre de Klausner,

1. *Contes de pluie et de une*, traduits par R. Sieffert, Gallimard, 1956.

DONACION
GUILLERMO DE TORRE



celui qu'en 1947 il publiait en hébreu à Tel-Aviv. Il faut donc apprendre l'hébreu? On me dira que, depuis lors, M. Yehuda Arye Klausner publia lui-même en traduction anglaise, dans *Zagadnienia Rodzajów Literackich*, un résumé de son argumentation, et qu'à Barcelone, en 1952, un professeur espagnol produisit une étude pour nous plus accessible par sa langue, et entièrement fondée sur les recherches de Klausner. Soit; mais combien d'autres études, publiées en hébreu ou en japonais, en polonais ou en tchèque, en hongrois ou en arabe, sur des sujets aussi dignes d'intérêt que celui-là, nous resteront à jamais mortes, enfouies, dans certains périodiques hélas peu connus des nations qui disposent d'une langue puissante, ou illustre.

*Le Monde* ne nous apprenait-il pas, ces temps-ci, que deux moines tibétains viennent d'être envoyés au Danemark par le Dalaï-lama afin d'y traduire une masse considérable de documents recueillis par le prince Pierre de Grèce : des traités de théologie qui importent à quiconque étudie la pensée bouddhique. Seront-ils traduits en danois? Si oui, tous les spécialistes du bouddhisme devront se mettre à cette langue, ou se faire traduire du danois ces documents.

Qu'il s'agisse des œuvres originales ou des travaux de critique portant sur notre discipline, le rôle des traductions, celui par conséquent des traducteurs, ira croissant de décennie en décennie. Là encore, l'Unesco, si souvent décriée, a compris sa mission, et finance, un peu partout dans le monde, des collections d'*œuvres représentatives* qui, étant donné le provincialisme où s'attarde encore l'opinion qui se pique de culture, étant donné aussi le prix de revient d'une œuvre traduite d'une langue rare ou difficile, ne seraient pas rentables. On traduit désormais en langues occidentales les classiques arabes et iraniens, cependant que ceux de l'Europe sont imprimés en iranien ou en arabe. Grâce à l'Unesco, certaines œuvres peu commerciales de l'Amérique latine sont publiées en France, et la collection « Connaissance de l'Orient », chez Gallimard, se propose de révéler au public occidental les plus beaux textes du Japon, de la Chine, de l'Inde, et de l'Asie extrême. A cette fin, nous manquons de traducteurs compétents. L'enseignement de la littérature comparée devrait donc se consacrer à nous en former d'excellents. Les spécialistes de l'École française qui vous écrivent cent belles pages sur le rôle du traducteur comme « intermédiaire », qu'attendent-ils pour seconder



les vues de l'Unesco, et former à la Sorbonne, outre des archivistes consciencieux, des fouilleurs minutieux de minutes notariées, une équipe d'hommes qui, écrivant bien leur langue, et rompus aux règles universitaires de l'explication de textes, nous traduiraient les œuvres les plus riches, les plus belles, des littératures les moins connues? Lorsque Jean Paulhan révéla aux Français, en 1913, les *hain-tenys* mérinas, c'est l'écrivain, autant au moins que le malgachisant, qui servait la littérature comparée. Après plus d'un demi-siècle, sa traduction demeure, et les Malgaches y louent la plus heureuse réussite, tant pour la qualité de la langue que pour l'intelligence du genre. Gide avait raison de penser que tout écrivain devrait consacrer une part de sa vie à enrichir sa littérature en lui offrant la traduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'il est capable de sentir, parmi ceux des langues qu'il connaît. Rares chez nous les écrivains qui ont obtempéré. Comme la traduction ne nourrissait pas son homme, seuls des gens riches, à quelques exceptions près, ont aimé s'y adonner. Gide, traducteur de Conrad et de *Hamlet*, Proust, dévoué à Ruskin, Valery Larbaud, déjà cité, Supervielle, traducteur de *Comme il vous plaira*, du *Songe d'une nuit d'été* et reviseur du *Tabaré*

de Juan Zorrilla de San Martín[1]. Formons donc, et le plus vite possible, des traducteurs capables de ne trahir ni le hongrois ni le bengali, ni le finnois ni le japonais, ni le tamoul ni le chinois, ni le tibétain ni le malgache. C'est faire admettre aux enseignants férus de *recherche* que la traduction, surtout lorsqu'elle porte sur des textes âpres, quasiment inaccessibles, qui exigent cinq, voire dix années de travail (c'est le cas pour n'importe quel grand roman chinois, pour le *Gengi Monogatari*), devrait être considérée non pas comme ouvrage de dames, occupation de dilettante, mais avec respect, et comme une des tâches essentielles de notre discipline. Pourvu qu'il prétende se livrer à des « recherches », n'importe quel imbécile à fichier obtiendra une bourse, des crédits, un institut autonome, et parviendra sans peine à publier des fonds de tiroirs, des épluchures et des rognures de poubelles, alors que les traducteurs, dont la littérature comparée veut bien faire cas en tant qu'*intermédiaires*, lui paraissent peu dignes de vivre. Une fois encore, l'Unesco eut raison de souhaiter que les instituts de langues étrangères ou de littératures comparées, dans les universités dignes de ce nom, préparent des traducteurs

1. Yves Bonnefoy s'y met à son tour. Bravo!



de telle qualité qu'ils se sachent assurés d'un statut et d'un traitement — lequel, à mon sens, devrait être au moins égal à celui des *chercheurs*, car le traducteur habile est rare, beaucoup plus que le chercheur consciencieux. Pour bien traduire, en effet, il faut d'abord un bon écrivain dans la langue d'arrivée. Or nous cherchons ces chercheurs, mais décourageons ces traducteurs, qui nous manquent plus encore.

Depuis quelques années, heureusement, la Fédération internationale des traducteurs publie avec le concours de l'Unesco (à qui décidément notre discipline doit beaucoup) une *revue internationale de la traduction : Babel*, que dirige M. Pierre-François Caillé. Ce périodique devrait contribuer à donner aux traducteurs la place qui leur revient au XX^e^ siècle. Je ne parle pas seulement du salaire qu'ils méritent, et que seuls apparemment leur reconnaissent les pays socialistes. Récemment, je rencontrais en Hongrie un poète de quarante ans et plus, qui ne peut pas encore vivre de sa poésie, et pour cause, mais qui, grâce aux poèmes qu'il traduit depuis des années, s'en tire fort bien. Voici le tarif : 5 forints le vers pour un tirage de 3 000 exemplaires, 7 forints le vers pour un tirage de 5 000, 10 forints le vers pour un

tirage de 10 000; après quoi, et afin que le traducteur ne devienne pas trop riche, le tarif se fait dégressif. En admettant qu'un forint, qui répond théoriquement à 20 centimes, en vaut, par rapport au niveau de vie, 40 ou 50, 100 vers tirés à 10 000 exemplaires rapportent donc 800 ou 1 000 forints, c'est-à-dire l'équivalent de 400 ou 500 F. Le salaire moyen d'un employé étant là-bas de 1 000 forints par mois, on conviendra que, compte évidemment tenu de la difficulté qu'oppose un poème à son traducteur, et réduit aux 500 forints les 100 vers à 3 000 exemplaires, le salaire du traducteur hongrois est décent. Et si je pense aux Japonais, je leur rappellerai qu'en mars 1958, *Babel* consacrait un numéro entier aux difficultés que pose la traduction des langues de l'Asie. Une étude de M. Mikio Hiramatsu, de Tokyo, *Present Status of Japanese Translators*, m'apprit qu'au Japon « il n'y a que deux ou trois traducteurs professionnels qui gagnent leur vie avec leurs seules traductions. Ces traducteurs très connus eux-mêmes doivent traduire et publier environ dix ouvrages par an afin de subvenir à leurs besoins, à ceux de leurs familles ». Avouez que l'affaire est grave! Dans les pays capitalistes, je ne vois guère que l'Unesco pour proposer aux travail-



leurs de la traduction des tarifs comparables à ceux des pays socialistes (encore ne sont-ils pas directement proportionnés au tirage réel).

Une fois réglée la question du statut, et du salaire, le recrutement et la formation des traducteurs deviendront bien plus faciles. Indispensables pour nous rendre les œuvres elles-mêmes, ces traducteurs ne seront jamais si nombreux, le monde allant son train, qu'ils puissent nous traduire tous les travaux relatifs à notre discipline dans toutes les langues où l'on s'y intéresse. Devrons-nous donc nous résigner à confier à des machines l'information qui nous est indispensable? Même alors, nous serons défavorisés par rapport aux mathématiciens, aux physiciens et aux chimistes. Outre que ceux-là obtiendront de leurs gouvernements plus de machines à traduire qu'il ne leur en faudra, la nature même de la traduction automatique convient mieux aux sciences exactes qu'aux disciplines où compte, si peu que ce soit, la qualité de la langue. A supposer que ces machines, si nous les obtenions, mettent enfin à notre portée les études de critique qui ne véhiculeraient que de l'information brute, jamais une machine à traduire ne remplacera le traducteur dès qu'il s'agira, cela va sans dire, du sonnet, de la *terza rima*,

ou du *haïkaï*, mais aussi des poèmes en vers libres, ou de la prose relâchée.

### *Une langue universelle de travail?*

Si donc discipline exige une langue internationale *de travail*, c'est la nôtre. Quelle langue? L'espéranto, fort estimé un peu partout? Pour étudier la littérature, c'est-à-dire le langage élaboré en forme belle, recourra-t-on à un idiome qui, utile aux savants, ne saurait être beau? L'anglais, langue véhiculaire du monde capitaliste, a-t-il ses chances? Il serait naïf, celui qui croirait que les pays socialistes accepteront la langue de leur rival et parfois calomniateur. Le russe? Retournez la politesse! Le français qui, durant deux siècles, fut pour l'homme blanc signe suprême de culture? Quoiqu'il ait encore beaucoup d'amis, et que par exemple, au congrès de Budapest en 1962, il se soit trouvé plus souvent à l'honneur, malgré la situation géographique et politique, que l'allemand et le russe, autres langues de travail, le français compte parmi ses alliés anglo-saxons beaucoup trop



d'ennemis pour qu'on puisse inverser le cours de l'histoire et présumer qu'il devienne jamais, en vertu de ses mérites passés, la langue future des hommes. Le latin, alors, qui unifia l'Europe chrétienne, celle de la Renaissance, et éclaira encore celle des lumières? Outre que c'est une langue morte, sauf dans l'Église (et encore! puisque, au concile du Vatican qui se tient quand j'écris, plus d'un prélat catholique jalouse les observateurs protestants ou orthodoxes qui sont dotés de traducteurs, eux), il serait futile d'imaginer que le monde socialiste acceptera pour langue universelle de la littérature comparée ou de la science celle de son irréductible ennemie : l'Église catholique. Cela étant, que suggérer? A défaut d'une *langue* universelle de travail qui, dans l'état présent du monde, paraît irréalisable, j'opte pour une autre solution : pour les idéogrammes chinois, qui nous donneraient, sinon une langue, du moins une *écriture* commune, que chacun pourrait lire et saurait prononcer en son idiome, permettant à chacun de nous de rédiger ses travaux dans une langue sans trop de peine accessible à tous, et se consacrer plus efficacement à l'apprentissage des quelques langues exigées par notre spécialité. Par malheur, les orgueils nationaux et la

situation actuelle de la Chine, isolée dans le camp socialiste, bien qu'elle soit mise au ban des Nations Unies par le capitalisme yanqui, ne favorise guère cette solution, qui semble la plus sage, puisque des hommes d'affaires, alertés par mes cours sur le babélien, reconnaissaient récemment que ma proposition, « à première vue hardie, pour ne pas dire extravagante, présente beaucoup d'intérêt. Un examen plus poussé montre qu'elle offrirait en réalité des avantages certains. Une question pourtant se pose : a-t-elle réellement des chances d'être agréée[1] ? »

S'agissait-il d'une proposition tellement « hardie »? Que fais-je que reprendre, à peine aménagée, une idée que Descartes exprimait au père Mersenne, dans une lettre du 20 novembre 1629, après lui avoir exposé tous les inconvénients d'une langue universelle, artificielle : « Toute l'utilité donc que je vois qui peut réussir de cette invention [celle d'une langue universelle], c'est pour l'écriture : à savoir, qu'il [M. Hardy] fît imprimer un gros dictionnaire en toutes les langues auxquelles il voudrait être entendu, et mît des caractères communs pour chaque mot primitif qui répondissent au sens, et

1. *Bureau*, septembre 1962, p. 21.



non pas aux syllabes, comme un même caractère pour *aimer*, *amare*, et φιλεῖν *(philein)* : et ceux qui auraient ces dictionnaires, et sauraient sa grammaire, pourraient, en cherchant tous ces caractères l'un après l'autre, interpréter en leur langue ceux qui seraient écrits. Mais cela ne serait bon que pour lire des mystères et des révélations; car pour d'autres choses, il faudrait n'avoir guère à faire, pour prendre la peine de chercher tous les mots dans un dictionnaire, et ainsi je ne vois pas ceci de grand usage. » Autant que Descartes, je me méfie de ce *métalangage*, encore que, comme lui, je le sache possible : « Or je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses, que ne font maintenant les philosophes. Mais n'espérez pas de l'avoir jamais en usage; cela présuppose de grands changements en l'ordre des choses, et il faudrait que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans les pays des romans. » Entre la langue universelle du genre espéranto ou volapuk et le métalangage d'un paradis terrestre, Descartes prévoit donc une *écriture universelle.* Ces signes déduits par Descartes, Leibniz,

lui, sait qu'ils existent, et répondent aux besoins de son temps : les idéogrammes chinois, dont chacun exprime un concept, et que, pour peu qu'ils connaissent le *sens* des caractères, chaque homme, selon son gré, peut *prononcer* dans sa langue. L'idée me paraît donc plutôt banale, à moi, mais je reconnais aussi, comme le rédacteur de *Bureau*, qu'elle a peu de chances, même aujourd'hui, de se voir agréée. Quelle autre solution, dès lors, que la machine à traduire? C'est à quoi se rallient nos hommes d'affaires; j'ai dit pourquoi nous autres comparatistes ne pouvons nous y résigner.

Nous voici en pleine aporie.

III

# *Objet, méthodes, programmes*

Supposé résolu ce problème apparemment insoluble, quel devrait être l'objet et par conséquent la ou les méthodes, les programmes de la littérature comparée? Depuis trois quarts de siècle, on écrivit là-dessus de quoi remplir la bibliothèque d'un honnête homme; ajoutons-y quelques pages, ne serait-ce que pour tirer au clair les enseignements des congrès qui se tinrent en 1958 à Chapel Hill, à Budapest en 1962 [1].

*Les deux « écoles ».*

Faute de visa yanqui, je n'avais pu me rendre en temps utile à Chapel Hill, où

Relato de Chappel Hill

1. Rapports, communications, discussions seront publiés *in extenso*, en 1963, par les soins de l'Académie hongroise des Sciences.

j'étais invité par mes collègues américains, et pourvu d'une bourse par la Fondation Ford. J'ai d'autant plus regretté cet empiétement du politique sur la culture que, si j'avais pu lire là-bas la communication que je me proposais d'y faire, l'opposition qui s'y manifesta entre les comparatistes de « l'école américaine » et ceux de « l'école française » eût été un peu moins brutale; de sorte que M^me^ Nieoupakoïeva eût été moins fondée à professer que, d'année en année, la démarcation se fait plus visible, et même le fossé plus profond, entre la conception américaine et la française.

Que les deux « écoles » — ou tendances plutôt — soient en désaccord et jusque sur l'essentiel, nul ne le nie. Ce serait pourtant simplifier que de considérer l'école française comme un bloc, une orthodoxie. Nul esprit n'est plus ouvert que celui de M. Marcel Bataillon, qui dirige actuellement la *Revue de littérature comparée*. Désireux de marquer le sens qu'il entendait donner à sa gestion, il créa un comité où figurent non seulement des Français aussi divers que Marie-Jeanne Durry, Jean Sarrailh, Jean Pommier, Henri Roddier, Jacques Voisine, Jean Fabre et Robert Escarpit, mais divers représentants de l'étranger : Gustave Charlier, Werner



P. Friederich, Helmuth Hatzfeld, Carlo Pellegrini, Franco Simone, Fritz Schalk. Pouvait-il plus discrètement signifier que l'école française ne boude pas les étrangères, non pas même l'américaine? En me faisant la surprise de m'accueillir au comité, ne suggérait-il pas que toutes les interprétations de notre discipline pourraient désormais s'exprimer dans la revue? Comme l'écrivit M. Voisine, professeur à l'Université de Lille, dans un numéro récent du *Hikaku Bungaku* : « La littérature comparée est pratiquée avec assez de diversité dans les différentes chaires existant en France. Elle s'ouvre à des horizons nouveaux : les pays slaves, l'Orient, commencent à attirer les chercheurs. Ce serait avoir peu de foi dans le comparatisme que de ne pas se féliciter de cette variété, que de dénoncer les manquements à l'orthodoxie dans les méthodes nouvelles qu'expérimente l'un ou l'autre. » Plusieurs personnes ayant cru me reconnaître en celui qu'on ne condamne pas bien qu'il commette des « manquements à l'orthodoxie » (ce que confirme à sa façon M. Henry H. H. Remak lorsqu'il me qualifie *d'enfant terrible* du comparatisme français, ou suppose que « la nomination d'un *rebelle*, René Etiemble, à une chaire de littératures

comparées en Sorbonne, chaire occupée naguère par J.-M. Carré, est un indice de quelque importance »), je précise donc que je m'exprime en cette seule qualité de franc-tireur, et non point en représentant de mes collègues français [1].

Au cours du congrès de Chapel Hill, en 1958, cette crise de la littérature comparée se manifesta souvent à demi-mots, parfois véhémentement [2]; ce que soupçonnaient ceux qui, par profession, lisaient à la fois la *Revue de littérature comparée* et *Comparative Literature*, devint évident à ceux mêmes qui, par esprit généreusement irénique, tâchaient de ne pas voir que les comparatistes en sont encore à discuter sur l'objet de leur travail, et sur les méthodes qu'il requiert. Je pense notamment aux Japonais, soucieux de tenir la balance égale entre la conception yanquie et la française : d'abord influencés par la doctrine de van Tieghem et le comparatisme français — comment sous-estimer ici le rôle de M. Koyabashi ou de M. Kinji Shimada? — les Japonais, surtout à partir de 1954, s'inquiétèrent non sans raison de

1 et 2. Henry H. H. Remak, *Comparative Literature at the Crossroads: Diagnosis, Therapy and Prognosis, Yearbook of Comparative Literature*, n° 9. On y trouvera, en appendice, une copieuse bibliographie relative à la « crise » de notre discipline.



ce qu'on appelle parfois le « positivisme » de la méthode française, de son « historicisme ». M. Saburo Ota soutint alors les thèses de M. René Wellek, l'un des théoriciens de « l'école américaine ».

### *Historicisme et criticisme.*

Oui, et malgré les efforts des conciliateurs, la littérature comparée se divise actuellement, dans le monde entier, et parfois se déchire, en plusieurs tendances, dont deux au moins se considèrent avec peu de sympathie. L'une, qui tient que cette discipline, contemporaine ou peu s'en faut des études historiques (à telles enseignes que Montesquieu et Voltaire, dans la mesure où ils s'intéressent à l'histoire, sont du même coup conduits à poser quelques principes de littérature comparée), ne doit être, et du reste ne peut être, qu'une branche de l'histoire littéraire, entendue celle-ci au sens le plus « événementiel », comme on dit aujourd'hui, le plus anecdotique, dirais-je, de ce mot. L'autre tendance considère que, lors même que deux littératures n'ont pas eu

de rapports historiques, il est légitime de comparer les genres littéraires qu'elles ont, chacune pour soi, élaborés. « Even when the possibility of direct influence is ruled out », pour reprendre les termes du professeur James Hightower, celui qui enseigne la littérature chinoise à Harvard, la littérature comparée reste non seulement possible, mais singulièrement stimulante.

*Les historicistes.*

Dans l'un des camps se rangent ceux qui s'imaginent et prétendent appliquer à la littérature comparée la méthode historique de Lanson, mais qui presque toujours en oublient l'essentiel, à savoir que, pour le fondateur de l'histoire littéraire la plus orthodoxe, la méthode historique, bien loin de constituer l'essentiel de l'enseignement de la littérature, n'en pouvait, n'en devait constituer, qu'une voie d'approche. C'est écrit en clair dans cette fameuse *Histoire de la littérature française* qui régna un demi-siècle sur notre enseignement, et dont les intentions hélas sont restées méconnues.



Lit-on jamais les préfaces? Celle-ci pourtant méritait qu'on la méditât : « Je ne comprends donc pas qu'on étudie la littérature autrement que pour se cultiver, et pour une autre raison que parce qu'on y prend plaisir. Sans doute ceux qui se préparent à l'enseignement doivent systématiser leurs connaissances, soumettre leur étude à des méthodes, et la diriger vers des notions plus précises, plus exactes, je dirais si l'on veut plus scientifiques, que les simples amateurs de lettres. Mais il ne faut jamais perdre de vue deux choses : l'une, que celui-là sera un mauvais maître de littérature, qui ne travaillera point surtout à développer chez les élèves le goût de la littérature [...], l'autre, que personne ne saura donner à son enseignement cette efficacité si, avant d'être un savant, on n'est soi-même un amateur. » Vous lisez bien : *avant d'être un savant*. « Amateur de poèmes », tel se définissait Jean Prévost, cet humaniste qui traduisit des poèmes de l'espagnol, de l'anglais, de l'allemand et du grec moderne, mais aussi, en s'aidant d'un lettré et de mauvaises traductions françaises, du chinois. *L'Amateur de poèmes*, un des livres les plus réussis de Jean Prévost, le classe parmi les bons truchements, c'est-à-dire les bons serviteurs de la littérature

comparée, et ce, dans la mesure où, fidèle aux exigences de Lanson, cet écrivain qui soutint en Sorbonne une thèse remarquée, remarquable, sur *La Création chez Stendhal*, était *fou* (comme il l'écrit) de quelques poètes chinois.

Au nom usurpé du lansonisme, les épigones les moins doués, et par conséquent les plus obstinés du vieux maître, vécurent un demi-siècle durant comme si son postulat fût nul et non avenu : pour eux, les compilations biographiques les plus vaines, l'anecdote, l'accessoire, composaient l'essentiel du travail des comparatistes, le seul en tout cas qui fût de leur ressort. Certains représentants de l'école française appliquèrent mécaniquement à la littérature comparée cette caricature de la méthode lansonienne : alors que, dans l'esprit de Lanson, les recherches historiques, probes, précises, préludaient à l'étude littéraire, à la jouissance des œuvres (et garantissaient du même coup l'amateur contre la critique cavalière, dont Jules Lemaître, ou tant d'autres feuilletonistes, donnaient alors des exemples brillants, navrants), ces zélotes prétendirent borner aux travaux d'histoire ceux de littérature, fût-elle comparée. Lorsque, peu avant sa mort, il accepta de préfacer *La Littérature*



*comparée* de M. Marius-François Guyard, un maître aussi fin que Jean-Marie Carré tomba dans ce travers. Soucieux de préciser, après Baldensperger et après van Tieghem, le contenu de notre discipline, ne définissait-il pas, en ces termes, ce qu'il faut bien appeler l'orthodoxie à la française : « La littérature comparée est une branche de l'histoire littéraire : elle est l'étude des relations spirituelles internationales, des rapports de fait qui ont existé entre Byron et Pouchkine, Goethe et Carlyle, Walter Scott et Vigny, entre les œuvres, les inspirations, voire les vies d'écrivains appartenant à plusieurs littératures.

« Elle ne considère pas essentiellement les œuvres dans leur valeur originelle, mais s'attache surtout aux transformations que chaque nation, chaque auteur fait subir à ses emprunts [...]. Enfin, la littérature comparée n'est pas cette littérature générale qu'on enseigne aux États-Unis. Elle peut y aboutir; pour certains elle le doit. Mais ces grands parallélismes (et synchronismes aussi), tels que l'humanisme, le classicisme, le romantisme, le réalisme, le symbolisme, risquent, à être trop systématiques, trop étendus dans l'espace et dans le temps, de verser dans l'abstraction, l'arbitraire ou la nomen-

clature. Si elle peut les préparer, la littérature comparée ne peut attendre ces grandes synthèses. » Non pas que tout ici me paraisse reprochable. Afin de ridiculiser par l'absurde ces concepts (mais enfin, ce sont là, très souvent, des concepts inventés ou aménagés par les historiens de la littérature), comme j'étais chargé de faire à Montpellier un cours sur le *préromantisme* en Europe à la fin du XVIII^e^ siècle, après avoir cueilli dans les manuels de nos historiens tous les thèmes qu'il convenait de cataloguer : la *nature*, le *paysage-état d'âme*, l'*amour-passion*, la *fatalité*, la *sensibilité*, le *temps qui passe*, les *ruines*, enfin : tout, je fis un cours, on ne peut plus conformiste, à la fin duquel j'ajoutai : « Je tiens à signaler que toutes mes citations sur la naissance du préromantisme en Europe sont prises dans des poètes chinois, entre K'iu Yuan, qui vivait avant l'ère chrétienne, et l'époque des Song. » Ce faisant, je justifiais la prudence de Jean-Marie Carré, et du même coup fourré, ceux qui considèrent que l'histoire des *rapports de fait* entre écrivains, écoles ou genres littéraires n'épuise pas notre discipline. Car si je puis éclairer tous les thèmes du préromantisme européen au XVIII^e^ par des citations empruntées à la poésie chinoise d'avant le christianisme et des douze premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est évidemment qu'il existe des formes, des genres, des invariants, bref que l'homme existe, et la littérature.



*Les critiques.*

C'est que ceux, comme René Wellek aux États-Unis et beaucoup d'autres ailleurs, n'ont pas tort, qui pensent que l'étude de l'histoire des littératures comparées ne coïncide pas avec l'étude comparée des littératures, que les littératures sont les systèmes de formes que l'homme ajoute à son langage naturel, et que l'étude comparée des littératures, au lieu de se borner à l'étude des *rapports de fait*, doit essayer de déboucher sur la valeur des œuvres, porter, pourquoi pas? des *jugements* de valeur, peut-être même, et c'est mon avis, contribuer à l'élaboration de valeurs un peu moins arbitraires que celles sur quoi nous vivons ou à cause desquelles nous périclitons.

Avec Jean-Marie Carré, je crois que, dans l'état encore infantile où elle se trouve présentement, la littérature comparée ne

saurait s'identifier ni à la *Wellliteratur* de Gœthe, ni à la *General Literature* des États-Unis, ni sans doute à cette *Littérature mondiale* dont mon collègue soviétique Anissimov m'annonçait récemment que l'Académie des Sciences de Moscou prépare déjà une histoire; mais je pense qu'elle doit nous y préparer. Avec René Wellek, je tiens que la littérature comparée se condamne à ne jamais devenir soi-même si les études historiques, que l'école française et l'école soviétique ont raison d'estimer, ne se proposaient pas pour fin suprême de nous rendre capables de parler enfin des *littératures* particulières, voire de littérature générale, d'esthétique et de rhétorique. Car Guillermo de Torre reste fondé à se demander si, de toutes les disciplines qui se pratiquent aujourd'hui, la seule qui coïncide à peu près avec ce à quoi pense Goethe quand il dit *Wellliteratur*, ce ne serait pas la littérature comparée : « Si el único territorio que se acerque al dominio entrevisto de la *Wellliteratur* no sería él de la literatura comparada. » Parce qu'elle suggère l'idée de généralité, c'est-à-dire d'à-peu-près, que l'expression « littérature générale » effarouche les historiens minutieux, qui ne le comprendrait? Mais qui ne comprendrait les scrupules



complémentaires de M. Marcel Bataillon, quand il conteste l'expression : « La comparaison, écrit-il, n'est qu'un des moyens de ce que nous appelons, d'un nom qui dit très mal ce qu'il veut dire, littérature comparée. Souvent je me dis que littérature générale vaudrait mieux, et puis, je vois aussitôt les inconvénients qu'il y aurait à adopter un nouveau terme qui ferait penser à des généralités et non plus à des rapports concrets entre œuvres vivantes. »

## *Donner un sens plus pur aux mots de la tribu.*

Puisque le plus illustre représentant du comparatisme français met en question le nom même de notre discipline, ceux-là n'ont pas tort, nombreux du reste, qui considèrent que le premier objet de la littérature comparée, ce serait aujourd'hui de définir les mots qu'elle emploie, et d'abord, de se définir soi-même. Au moment même où les comparatistes d'Europe occidentale envisagent de préparer, puis de publier, un vocabulaire technique de notre discipline, où l'on éluciderait enfin, d'un point de vue

historique, le sens des mots le plus souvent et souvent le moins judicieusement employés, on se réjouit d'apprendre que le congrès de littérature comparée organisé à Budapest sous le patronage des Académies des Sciences des pays socialistes proposait à ses sections trois thèmes de réflexion : 1° *problèmes actuels de la littérature comparée ;* 2° *formation et transformation des termes d'histoire littéraire ;* 3° *examen historique et comparatif des littératures de l'est de l'Europe : est-il nécessaire et possible de rédiger une histoire comparée de ces littératures?* La première section examinait l'objet, la méthode de notre discipline, la seconde insistait à bon droit sur une des tâches dont dépendra son avenir. Qui serait mieux placé qu'un comparatiste pour savoir que les concepts d'une langue donnée ne recouvrent que rarement ceux des autres langues, dès qu'il s'agit de notions abstraites? Plutôt se recoupent-ils, chacun se composant de lambeaux de plusieurs concepts étrangers, et ceux-ci variant selon la langue dont il s'agit : en allemand, *Volk* se charge d'un sens affectif et raciste qui ne contamine point notre concept de *peuple*. *Völkisch* ne signifie nullement *populaire*, mais superpose à *rassisch*, notion quasi-scientifique, et qu'on peut traduire : *racial*,



une nuance romantique et gauchiste qui ne l'empêcha pas de dévier sous l'influence nazie vers le sens monstrueusement normatif de *raciste*. Le *classicisme* allemand n'a guère de traits communs, historiquement, avec le *classicisme* français. Esthétiquement il en a pourtant quelques-uns. Historiquement, comment expliquer que tous les thèmes du préromantisme européen se retrouvent, comme je l'ai dit, dans la Chine ancienne et dans celle des T'ang? Esthétiquement, les analogies s'imposent néanmoins. Il faudra décider si le terme de *romantisme* est dans ce cas licite ou non.

Pour peu que nous en venions à un mot comme *réalisme*, à ses succédanés : *réalisme critique*, *réalisme socialiste*, c'est la bouteille à l'encre. Selon qu'ils appartiennent, idéologiquement, au monde socialiste ou au monde capitaliste, les spécialistes se querellent depuis trente ans sur ce qu'il faut entendre par ces notions-là. Avec la fin du jdanovisme, peut-on espérer les mettre un jour d'accord? A Budapest, on pouvait le croire : lorsque certains universitaires formulaient des réserves contre Lukács, c'était pour déplorer en lui un théoricien qui opposa trop brutalement Balzac et Tolstoï — seuls réalistes estimables — au naturaliste Zola (ce qui me

rappelle le brillant parallèle qui, voilà une trentaine d'années, me révéla le critique hongrois : la course de chevaux dans *Anna Karénine* et dans *Nana;* on y condamnait en effet le naturalisme en exaltant le réalisme); de plus, certains comparatistes de l'Allemagne de l'Est et de Pologne reconnaissaient qu'on avait abusé, mésusé de *réalisme*, vidant ce mot-là de tout sens. Le discours que Louis Aragon venait de prononcer à Prague n'était peut-être pas étranger à cet heureux revirement : puisque Louis Aragon qui, en 1935, avait fixé la dogmatique du *réalisme socialiste* en Europe occidentale, fait en 1962 une amende honorable qui l'honore, on peut imaginer sans naïveté que les comparatistes du monde entier pourront bientôt s'entendre sur le sens qu'il convient de donner à ce mot-là.

La communication de M. Voisine, professeur à l'Université de Lille, sur l'histoire et le sens du terme *autobiographie*, et celle de M. Brahmer, membre de l'Académie des Sciences de Varsovie, sur l'emploi de *maniérisme* en histoire littéraire, étaient inspirées d'un même et judicieux souci.

Pour bien servir notre discipline, il faut donc, avant tout, la doter d'un vocabulaire précis, de valeur universelle. Au cas



où, malgré l'orientation actuelle des esprits, on ne pourrait obtenir sur tous les mots l'accord du monde socialiste et celui du monde capitaliste (ce que j'estimerais fâcheux, sinon dangereux), le moins qu'on puisse attendre, et qu'on doive exiger, ce serait un dictionnaire qui, comme celui de Lalande en philosophie, exposerait avec probité tous les sens qu'on trouve sous chaque mot; un *Vocabulaire* qui, sous *réalisme*, donnerait les diverses interprétations de ce concept, selon qu'il est employé par les critiques de la bourgeoisie conservatrice au XIX^e^ siècle, par ceux de la bourgeoisie libérale au XX^e^, par ceux qui se réclament de Marx, ou par ceux qui obéissaient à Jdanov.

Un dictionnaire de cette sorte permettrait de vérifier que l'histoire et l'historicisme ne sont pas toujours progressistes, ni l'esthétique réactionnaire; il nous aiderait à élaborer une littérature comparée qui, associant la méthode historique et l'esprit critique, les recherches d'archives et les explications de textes, la prudence du sociologue et l'audace du théoricien de l'esthétique, fournirait enfin à notre discipline, d'un seul coup, un objet digne d'elle et des méthodes appropriées.

*Domaine du comparatiste « à la française ».*

En examinant les sujets que propose M. Guyard dans son petit volume de vulgarisation, on regrette qu'ils nous tiennent à l'écart de la *littérature* proprement dite : M. Guyard invite le comparatiste à étudier les agents du cosmopolitisme littéraire, c'est-à-dire les livres et les hommes qui, à une époque donnée, contribuent à divulguer dans un pays les lettres étrangères. Ensuite, la fortune des genres littéraires, pourvu qu'il s'agisse d'un genre bien défini et d'un « milieu récepteur nettement délimité dans le temps et dans l'espace ». Après quoi, la fortune des thèmes, quelque chose comme la *Stoffgeschichte* de la *vergleichende Literaturwissenschaft* (et Dieu sait que du *Don Juan* de Gendarme de Bévotte au *Faust* de Charles Dédéyan, l'école française usa de cette permission!), la fortune des auteurs, les sources étrangères des individus et des écoles, enfin l'image qu'un pays se forme d'un autre pays (depuis l'ouvrage d'Ascoli sur *la Grande-Bretagne devant l'opinion française* (1927), ce genre d'étude, lui aussi, prospère en France,



presque autant que les études sur les voyageurs islandais à Madagascar, malgaches au Kamtchatka, ou suédois à Bangkok!)

Quand on aura publié, pour un beau, vingt médiocres voyages sur la Patagonie ou le Labrador, rédigés par de mauvais écrivains italiens ou russes, aura-t-on fait avancer de l'épaisseur d'un fil de la Vierge l'intelligence qu'on avait d'une œuvre de littérature *en tant que telle?* Les récits de voyages, et les plus mal écrits, intéressent l'historien, le géographe, le sociologue. Ils intéressent aussi celui d'entre nous que passionne le mouvement des idées. Ce genre d'étude, auquel j'ai donné plusieurs années de ma vie, je ne prétendrais pas que ce soit, au sens strict, de la littérature comparée. Quant à l'idée fausse que fatalement se forment des États-Unis les Français qui lisent la littérature dramatique et romanesque depuis la guerre de Sécession, ou l'image caricaturale, que ces mêmes Français doivent se faire du Japon, de la Turquie, à travers les romans de M. Pierre Loti, est-ce une affaire de *littérature?* Là encore, il s'agit de travaux qui regardent l'historien, le sociologue ou l'homme d'État.

*Pour et contre la « Stoffgeschichte ».*

Paul Hazard, M. Guyard lui-même le reconnaît, « eût volontiers interdit aux comparatistes l'étude des thèmes : ils ne sont en effet que la matière de la littérature; celle-ci commence avec leur mise en valeur, grâce au genre, à la forme, au style ». L'étude historique des thèmes reste néanmoins un des sujets favoris de ce qu'on appelle l'école française. Un des derniers ouvrages que je viens de recevoir, celui de M. Roland Derche, étudie *Quatre mythes poétiques : Œdipe, Narcisse, Psyché, Lorelei*, dans quelques œuvres de quelques littératures. Pourvu qu'elle s'appuie sur une étude minutieuse de textes précis, l'étude d'un thème peut servir (outre l'histoire, la sociologie, voire la sociologie religieuse), l'intelligence de la littérature. Ainsi, le récent ouvrage de Robert Vivier, professeur à l'Université de Liège, romaniste accompli, qui, à partir de poèmes qu'il explique délicatement, montre l'évolution du thème d'Icare à travers la littérature. Poète autant que professeur, Robert Vivier sait concilier les méthodes de l'histoire et les



exigences du goût. L'historien sera heureux d'apprendre que le jeune Icare qui, malgré les conseils de son papa Dédale, voulut faire le malin, fut à l'origine condamné pour sa désobéissance, avant d'être exalté, aux dépens de son père (qui ne nous donne plus que le nom d'un palais-piège inextricable). Au départ, le grand homme, c'était, à bon droit, l'architecte Dédale; mais veut-il aujourd'hui glorifier le dieu Rimbaud, M. Arthur Lundkvist écrit irrépressiblement *Ikarus flykt* (Stockholm, 1939), cependant qu'en 1954, c'est à qui va comparer le dieu Rimbaud à ce petit sot d'Icare. Ainsi Luc Estang qui intitule *Rimbaud-Icare* son *Tombeau de Rimbaud* (« *Tout est Icare!* »). Aujourd'hui, *tout est Icare*, hélas! Tout et tous! Une étude comme celle de Robert Vivier peut donc nous éclairer la poésie contemporaine. Mais si cet écrivain n'avait pas assorti son travail de traductions et d'explications minutieuses, il nous eût fourni un essai de sociologie, non pas un ouvrage de *littératures* comparées. Je ne prétendrai jamais que mes thèses sur *le Mythe de Rimbaud* représentent l'idéal de notre discipline. Essais de sociologie, voire de sociologie religieuse, elles ne touchent que rarement à la *littérature* comparée. Le tome III, auquel je travaille encore, sera

çà et là plus conforme à l'idéal que je me propose de notre spécialité.

J'en dirais autant de presque tout ce qui s'écrit en France sous le titre officiel de littérature comparée. Lorsque par exemple ils étudient les genres, nos spécialistes se condamnent à n'examiner que « l'histoire comparée des genres littéraires », c'est-à-dire les *rapports de fait* entre, disons, la dramaturgie espagnole et le théâtre français, la *commedia dell'arte* et la farce de Molière, le roman noir anglais et ses versions françaises.

## *Le comparatiste idéal.*

Qu'on m'entende bien. Je n'entends pas proscrire de notre formation la discipline historique. Nous sommes embarqués, comme dit l'autre : l'histoire de toutes parts nous presse, nous oppresse, et souvent nous opprime. Je trouve raisonnable, et même nécessaire, que tout comparatiste étudie, du point de vue historique, un secteur au moins du temps et de l'espace où les *rapports de fait* ont joué à plein. Mon comparatiste, je le veux donc rompu au dépouillement des



archives, des collections de petites revues. Outre une formation d'historien, je lui en souhaite une aussi de sociologue. Je ne lui interdirais même pas la culture générale. Qu'il ait mieux que des lumières sur les arts plastiques, et la musique de l'époque à laquelle de préférence il se voue! Par ces temps de spécialisation outrancière, il convient qu'une discipline au moins, la nôtre, reconnaisse l'importance de ce que, sacrifiant au démon du siècle, on appelle parfois aujourd'hui les « sciences diagonales » : ce que, dans mon enfance, on appelait encore la culture générale, ou même, plus modestement, la culture. Oui, je souhaite que notre comparatiste soit aussi savant que possible; je souhaite même qu'il ait l'ambition d'un encyclopédiste, d'un Diderot. Ce n'est point hasard si deux hommes qui, au XVIII^e^ siècle, participèrent au mouvement philosophique, Montesquieu et Voltaire, furent conduits à formuler quelques préceptes, à pressentir quelques principes comparatistes. Dans son *Essai sur la poésie épique*, Voltaire tenta d'isoler les éléments qui appartiennent essentiellement à l'épopée — à savoir une action une, simple, grande, intéressante — et ce qui, choix des épisodes, nature du merveilleux, intervention de telle ou telle puissance

céleste, peut varier selon le caractère de chaque nation, les hasards de l'histoire, la fantaisie de l'écrivain. Dans le même et judicieux esprit, Montesquieu partait de l'accent tonique de telle ou telle langue afin de déduire les caractères propres à la poésie de tel ou tel domaine langagier : cette langue-ci exigeant de préférence une métrique iambique ou iambico-anapestique, celle-là une poésie trochaïque ou dactylique. Des encyclopédistes, j'en connais dans plusieurs disciplines, et en plein XX^e siècle : je les aimerais plus nombreux chez nous. S'il n'a pas la vocation encyclopédique, nul n'est contraint par la loi, que je sache, à devenir comparatiste.

Notre comparatiste, je le veux également homme de goût et de plaisir. Je veux que toutes ses études préalables ne soient pour lui que le moyen de lire les textes avec plus d'intelligence et par conséquent plus de joie, plus de volupté, que ceux qui ne savent rien ou qui savent peu de choses. Je le veux *amateur* de poèmes, de théâtre ou de romans, comme Lanson voulait son historien des lettres. Aussi devons-nous considérer comme faste ce congrès de Chapel Hill, en 1958, où plusieurs savants de l'école américaine, reprenant les idées maintes fois exprimées



dans *Comparative Literature*, ont vigoureusement réhabilité la critique, trop souvent négligée par nos comparatistes. Pas plus que moi, M. René Wellek n'oublie que, dans *Comparative Literature*, il y a *comparative*, mais, pas plus que moi, il n'accepte qu'on oublie *literature*[1].

Ce qui ne veut pas dire que j'approuverai plusieurs Américains qui, sous l'influence de la critique pure ou soi-disant telle, se refusent à tout ce qui peut paraître une expérience qu'avec mépris ils appellent « positiviste » de notre discipline. Sous prétexte que la littérature est un produit de l'imagination humaine, elle ne saurait, à les en croire, tomber sous la coupe de l'analyse. Si M. Malone, par exemple, se bornait à ridiculiser ceux qui, sous prétexte d'étudier les sources, les influences, entassent un fatras historique ou sociologique qui n'explique rien du tout, comme il obtiendrait mon aveu! Aucune étude des sources n'expliquera pourquoi le mouton se transforme en lion selon le cas, ou en tigre, ou en panthère, ou même en serpent python-bicolore-de-rocher. Mais quand la condamnation du « positivisme » aboutit à l'esthétique pure, je m'en méfie,

1. Cf. mon *Hygiène des lettres*, t. III.

car je tiens que l'esthétique a tout à gagner aux études précises : ce qui ressortait du second congrès d'esthétique et des sciences de l'art, qui se tint à Paris en 1937 [1]. A la limite, et pour l'avenir prochain, le meilleur comparatiste serait celui qui, doué d'une vocation encyclopédique, et connaissant plusieurs langues parmi les plus importantes de celles qui s'écriront dans le monde vers l'an 2000, aurait de la beauté littéraire l'expérience intime. Avec des bonheurs divers, Baldensperger, Jean-Marie Carré, Paul Hazard se sont essayés à des œuvres qui n'étaient pas d'érudition : Fernand Baldensperger, à la poésie; Jean-Marie Carré, aux récits de voyage; et Paul Hazard me confiait jadis qu'il avait voulu écrire des romans; chez Robert Vivier, le poète vaut l'enseignant. Si M. Marcel Bataillon domine le comparatisme français, il ne le doit pas seulement à son savoir; ses interprétations de la *Celestina*, du *Viaje de Turquia*, sont d'un artiste.

1. *Deuxième Congrès d'esthétique et d'histoire de l'art*, Paris, 1937; 2 vol.; Alcan, 1937.



## *La littérature est faite de mots...*

A défaut de l'amour *fou* des lettres, à défaut de l'expérience de la création, on peut au moins exiger du comparatiste qu'il ait du goût. La littérature étant faite de mots, de phrases, de paragraphes, de chapitres, de scènes, d'actes, de vers, de strophes et d'antistrophes, la littérature comparée devra s'intéresser aux mots, à leurs relations, et quand ce serait dans la mesure où ils subiraient l'action des mots, ou des structures empruntées à l'étranger. Chaque langue a son génie, mais, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, les langues se contaminent. Pourquoi donc le comparatisme néglige-t-il cette interaction, les avantages (ou les inconvénients) qui en résultent pour les littératures? Au XVI^e^ siècle, nos humanistes ont dû lutter contre la grécisation et contre l'italianisation du langage français. Au XVIII^e^ siècle, José de Cadalso, dans ses *Cartas Marruecas*, ridiculisait spirituellement ses compatriotes *afrancesados*. Au XX^e^ siècle, chroniqueurs argentins, péruviens ou mexicains du langage condamnent les gallicismes qui de nouveau

infestent l'espagnol et l'infectent. La diffusion de la presse, dès maintenant, et de la télévision, demain celle de la télévision universelle, modifient dangereusement la structure des langues et la nature de leurs échanges. Sans tomber dans le chauvinisme et le nationalisme, qui ne nous conviennent guère, il nous est permis, comme le disait à Budapest M^me^ Nieoupakoïeva, de souhaiter que la littérature comparée nous aide à mieux comprendre, et pourquoi pas? à mieux défendre, chacune de nos littératures. Ne serait-ce qu'afin de sauvegarder ce qui permettra aux diverses littératures de persévérer chacune dans leur être, l'action massive des langues les unes sur les autres, de l'américain sur le français, du français et de l'américain sur l'allemand, etc., mériterait des études fouillées. Lorsque Enver Esenkova publie à Istanbul, en 1959, *Türk dilinde Fransiz tesiri*, où il examine l'influence phonétique, morphologique et sémantique du français sur le lexique turc depuis le XVI^e^ siècle, il fait œuvre de littérature comparée, et beaucoup plus exactement que ceux qui essaient de savoir si tel écrivain français eut vraiment une maîtresse berlinoise, et quels gestes allemands elle a pu lui révéler.

Je n'ai donc pas cru déméríter du compa-



ratisme en consacrant plusieurs années de ma vie et trois de cours à étudier en Sorbonne cette variété française du babélien contemporain que j'ai baptisée le *sabir atlantique*. Il s'agit là d'un fait de colonisation.

Notre siècle étant pourtant celui de la décolonisation, il importera d'examiner dans quelle mesure les langues des colonisateurs ont réagi sur les langues et les littératures des colonisés; réciproquement, dans quelle mesure les langues des colonisés ont réagi sur celles des oppresseurs. Toutes sortes de pays ayant subi longuement le statut colonial, l'étude du bilinguisme dans ses rapports avec la création des œuvres littéraires devrait être à l'ordre du jour, et non pas seulement du point de vue statistique, psychologique, pédagogique.

### *La stylistique comparée trop négligée*

La littérature étant faite de mots, de phrases, on étudie beaucoup trop peu, à mon sens, ce qui devrait être le fondement même de nos études : la stylistique comparée. Par bonheur, en même temps à peu près que

les études de stylistique générale retrouvaient la faveur des universitaires, cette sous-discipline retrouve en Europe des adeptes qui l'appliquent à la littérature comparée. Une collection de stylistique comparée vient de paraître aux éditions Didier, qui s'ouvre sur deux bons volumes [1]. En même temps à peu près M. Boleslaw Kielski publie à Łódź *Struktura jezyków francuskiego i polskiego świetle analizy porównawczej* (étude comparée du français et du polonais au point de vue stylistique). Souhaitons que l'on multiplie ce genre de travaux, et qu'il ne soit pas abandonné aux purs linguistes, auxquels manque parfois la sensibilité au beau langage. Comme les comparatistes du monde socialiste excellent en stylistique comparée — je pense notamment à MM. Alexeiev et Jirmounski — la littérature comparée semble reprendre le bon chemin. Que surtout elle ne le perde pas!

1. J.-P. Vinay et J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1958, et Alfred Malblanc, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 1961. Voir aussi, dans le même ordre de recherches, celles de Gilbert Barth sur *la fréquence et la valeur des parties du discours en français, en anglais et en espagnol.*



*... et la métrique comparée...*

La poésie étant composée de vers, de strophes et de chants, il convient d'orienter délibérément nos étudiants vers les travaux de métrique et de prosodie comparée. Lorsque j'ai lu, récemment, le travail de M. László Kardos sur la rime en hongrois (*Betrachlungen über den ungarischen Reim* [1]), ou quelques-uns de ceux de László Gáldi *(Essai d'une interprétation fonctionnelle du vers. Une analyse de stylistique littéraire : le sonnet « Afara-i Toamna » de M. Eminescou*, et *Une strophe, ses métamorphoses et son expressivité, de Gœthe à Eminescou, Les variétés de l'accent dans le vers russe, Un grand disciple roumain de J. Kochanowski : le métropolite Dosithée)*, je mesurais mieux encore à quel point nos voyageurs javanais au Pérou, ou péruviens à Java, restent loin de l'essentiel. Utilisée avec délicatesse, la phonétique comparée elle-même devrait nous aider à mieux comprendre la qualité des poèmes que nous considérons. En lisant la thèse de Louis Michel, *Étude du*

1. *Acta Litteraria*, t. IV, Budapest, 1961, pp. 207-223.

*son « s » en latin et en roman* (elle porte pour sous-titre : *De la phonétique au style*), comment ne me serais-je pas rappelé l'ouvrage d'André Spire le poète, sur *Plaisir poétique et plaisir musculaire?* Comment n'aurais-je pas souhaité que nos étudiants s'intéressent de près à ces questions-là de poétique comparée? J'ai donc chargé plusieurs d'entre eux d'étudier par exemple l'action du vers libre français sur la poésie hongroise, la poésie russe, la poésie chinoise et la poésie viêtnamienne au XX^e^ siècle. J'attends celui qui traitera le sujet en s'intéressant à la poésie japonaise.

*... et l'étude comparée des images...*

Les images n'importent pas moins au poème que l'euphonie, les rimes et les rythmes. Comme elle enrichirait, l'étude comparée des images poétiques! Faute d'y être initié, le lecteur occidental se méprendra sur celles des poètes chinois. Voyez M. Paul Demiéville, son introduction à l'*Anthologie de la Poésie chinoise classique*[1] : « Le blanc signifie pour

1. Collection *Connaissance de l'Orient*, n° 16, Paris, Gallimard, 1962.



nous pureté; pour les Chinois, couleur du deuil, il évoque plutôt tristesse, froidure, solitude, par exemple dans une expression comme *la lune blanche*. » Dans tel poème de Li Yu, il est question d'un pavillon de l'ouest. Pourquoi de l'ouest? Parce qu'il s'agit d'un poème traitant de l'automne, et de mélancolie. « L'ouest était d'autre part, dans l'antiquité, la partie de la maison réservée à la femme, laquelle relève du *yin*, principe d'ombre et d'humidité; la mention, dans un tel contexte, d'un pavillon de l'est produirait sur le lecteur chinois l'effet d'une fausse note. » Cent images chinoises nous seront ainsi autant de contresens. M. Demiéville en fournit un exemple parfait : « La fleur de lotus, dont les racines trempent dans la vase, mais qui élève sur la surface de l'eau sa grande corolle immaculée, c'est, dans le bouddhisme [...] la pureté transcendante du saint; Judith Gautier, dans son *Livre de jade*, commet un contresens lorsqu'elle nous montre un poète adressant une déclaration d'amour à un lotus. »

Qu'il serait beau d'étudier, notamment, les images de l'amour profane et de l'amour sacré; d'isoler celles que commandent le climat, la faune, la flore, le mode de vie, les hasards historiques ou autres, la nature même de la langue (jeux sur et jeux avec les

mots), et celles qui se maintiennent dans toutes les civilisations, toutes les langues, constituant quelque chose comme les invariants de l'imagination humaine. Pour exalter la beauté des femmes, quand le poète tamoul vante leurs « yeux de poisson », sans doute retrouve-t-il une vision de l'œil qu'illustre la peinture de la Haute Égypte et qui réapparaît jusque dans plus d'un dessin de Cocteau. Du même coup, il avoue appartenir à une civilisation de pêcheurs. Associé chez nous à l'expression « œil de poisson frit », l'œil tamoul doit nous décontenancer lorsque pour la première fois un poète nous le propose. Encore finira-t-il par nous paraître aimable. Exaltant les seins d'une femme, lorsque l'auteur quel qu'il soit du « scandaleux » *Jeoup'ou-t'ouan* les compare à « deux œufs sortis du ventre d'une poule et qu'on ferait éclater en appuyant dessus », il décourage définitivement, je le crains, le lecteur français, puisque l'image des œufs sur le plat, plutôt qu'adjuvant, nous serait remède à l'amour. L'écrivain chinois évoque-t-il l'amour par des images de guerre, de siège et de stratégie, de cheval et de cavalier, de jardin et de jardinières, de chaussure et de forme, de chèvre et de piquet, de mouvements marins des amants confondus, nous nous sentons à l'aise et comme chez nous.



Serait-ce la même part de ce qui, dans l'expression du sentiment de l'amour, correspond à ce qu'il faut appeler une nature humaine?

## *... et l'art de la traduction...*

L'intelligence de la poésie et l'art de la traduction important à notre discipline, j'aimerais qu'au lieu d'égarer nos étudiants dans les études pseudo-sociologiques telles que le mirage russe dans la littérature américaine ou le visage américain dans la littérature russe, on les orientât vers l'étude comparative des traductions [1]. Soit que l'on étudie les diverses traductions anglaises d'un même poème de Saint-John Perse, ou françaises d'un même poème de Tóth Árpád, ou de Vörösmarty, soit que l'on examine les traductions d'un même poème en trois, quatre, cinq, dix langues de phonétique et de structure différentes, on fera œuvre enfin de littérature véritablement comparée. A condition qu'elle applique avec tact la méthode de

1. Voir dans *Diogène*, n° 40, 1962, pp. 96-120, l'excellente étude d'Edmond Cary : *Pour une théorie de la traduction* (qui donne une bibliographie des travaux récents à ce sujet).

l'explication de textes, l'étude comparée des traductions nous permet d'aller fort avant dans l'analyse de l'art du poète, d'isoler, dans chaque poème, ce qui participe à la prose et les dons ou les conquêtes de la poésie, de préciser quelles parts de cette poésie sont transmissibles, quelles perdues dans telle langue, sauvées dans telle autre. Il arrive que la traduction aide à comprendre l'original ou, plus belle que l'original, le trahisse. Gœthe n'a pleinement compris tout ce qu'il avait mis dans son *Faust* qu'après en avoir lu la traduction de Nerval; dans *Germanic Studies* de 1946, on a pu élucider certains passages de l'allemand grâce aux interprétations françaises. Quand le comparatiste se demande comment adapter l'explication de textes à notre discipline, quand il s'égare jusqu'à suggérer aux candidats d'expliquer simultanément trois textes rédigés en trois langues, mais dont chacun décrit la forêt, ou le désert, ou la mer, que ne songe-t-il que mieux vaudrait s'appliquer aux diverses traductions d'une même œuvre? Tel serait à mon sens le modèle achevé de l'*explication comparée*.



*... et la structure...*

Une œuvre littéraire, c'est enfin un ensemble structuré, appartenant plus ou moins exactement à l'un des genres entre lesquels se distribue l'activité des écrivains. Certes, nos comparatistes ont étudié les genres, mais pourvu qu'il s'agît de genres occidentaux ayant eu entre eux des *rapports de fait*. Sans doute importe-t-il que l'on continue ce genre de travaux. On aurait tort, néanmoins, de borner là l'étude comparée des genres. Prenons deux exemples : après la révolution du Meiji, le XIX^e^ siècle européen s'engoua du Japon, et le début du XX^e^ essaya d'adapter à l'allemand, à l'espagnol, au français, certains genres de la poésie japonaise. Claudel publia de prétendus *dodoitsu*, et les *haïkaï* foisonnèrent en Europe. Savoir si les poèmes publiés ici sous ce nom-là méritent encore une *appellation* que les marchands de fromage ou de vin diraient *contrôlée*, une *marque* que les fabricants de chaussettes ou de soutien-gorge diraient *déposée*. Lisent-ils ceux de nos prétendus *haïkaï* qui s'efforcent à la concision de l'ori-

ginal, les Japonais de ma connaissance n'y retrouvent rien des leurs. Cette déception dépend-elle des conditions économiques ou politiques? Des superstructures philosophiques ou religieuses? Des images traditionnelles? De la phonétique, de la grammaire des langues? Quand d'autre part on sait que le *haïku* comporte dix-sept syllabes et qu'il se trouva un Français, M. Victor Paul d'Arsent, pour publier *Haïkaïs à la manière occidentale* [1], recueil de poèmes dont certains comptent plus de deux pages, on se demande s'il est licite d'employer ici le mot japonais. Voilà un cas où l'étude des genres et de leur action dans un domaine étranger se fonde, selon les exigences de l'école française, sur des *rapports de fait*. Autre exemple : entre le v^e^ et le XVIII^e^ siècle, s'élabore en Chine, à partir des thèmes hagiographiques du bouddhisme prêchés en langue parlée pour convertir les masses, toute une littérature de contes réalistes ou magiques, les *siao chouo*, lesquels, s'agglutinant, s'agglomérant, se contaminant, produiront peu à peu les grands romans chinois (*Hong-leou mong*, *Kin-p'ing-mei*, etc.) qui fleurissent au moment où, accomplissant en Europe le picaresque de l'Espagne, le libertinage du *Décaméron*,

1. Avignon, Les Presses universelles, 2 vol., 1957-1959.



la beauté des *Novelas ejemplares*, apparaissent en Europe et *Gil Blas* et *Tom Jones*, *Moll Flanders* et vingt romans dont l'esprit, la technique, le ton, ressemblent scandaleusement à ce qui s'élaborait en Chine à l'abri de toute influence occidentale. Certes, là-bas comme chez nous, la vogue du roman semble coïncider avec l'épanouissement d'une classe bourgeoise, ou marchande; mais qui prétendrait que le roman européen sortit, comme le roman chinois, d'une prédication bouddhiste? Et comment se fait-il que les romanciers chinois donnent à leurs chefs-d'œuvre les formes mêmes qui s'étaient imposées aux romanciers de notre XVIII^e^ siècle? Une étude systématique des romans produits par les civilisations les plus étrangères aux nôtres (le *Gengi Monogatari* des Japonais, le *Shilappadikaram* des Tamouls, le *Kim Van Kiêu* des Viêtnamiens) mettrait peut-être à jour et en évidence d'une part les invariants du genre romanesque, ces éléments faute desquels il n'y a pas de roman, de l'autre celle des composantes du genre qui résultent, plus ou moins arbitrairement, des contingences historiques. Voilà un cas où l'étude des genres n'est pas fondée sur des *rapports de fait* d'ordre historique. Dirons-nous qu'elle est illégitime?

Je conçois mal, quant à moi, comment

un comparatiste européen qui prétend s'intéresser à la dramaturgie peut refuser d'étudier le *nô*, et les *Traités secrets* de Zéami Motokiyo, sous prétexte que, jusqu'au XX^e^ siècle, le *nô* n'a pas agi sur la scène française. M. James Liu me paraît donc bien inspiré, qui publiait à Londres, en 1955, *Elizabethan and Yuan, a brief comparison of some conventions in poetic drama* [1]. Quoique le théâtre des Yuan n'ait point agi sur la scène élisabéthaine, il s'agit là d'une étude légitime de littérature comparée, au sens précis du mot, trop sommaire sans doute, et qu'il conviendrait de pousser, mais où l'on peut déjà constater, entre ces deux dramaturgies, quelques analogies singulières et graves par quoi elles s'opposent conjointement à ce théâtre qui ne sait produire qu'une *tranche de la vie de M. Dupont et de M. Durand*, « *a slice of life*, as lived by Mr Smith and Mr Jones in his drawing-room with the fourth wall missing ».

1. *China Society Occasional Papers*, edited by S. Howard Hansford, n° 8, London, The China Society, 1955.



## *De la littérature à la poétique comparée.*

En combinant les deux méthodes qui se croient ennemies et qui, en réalité, doivent se compléter — l'enquête historique et la réflexion critique, ou esthétique — la littérature comparée aboutirait comme fatalement à une poétique comparée. Parce que au lieu de la déduire de principes métaphysiques, on l'induirait de recherches minutieuses, soit sur l'évolution historique des genres, soit sur la nature et la structure de chacune des formes imaginées pour chaque genre dans les différentes civilisations, cette esthétique, hostile à tout dogmatisme, pourrait servir. Nous savons que les grandes œuvres surprennent toujours par un air de nouveauté. Si féru qu'il soit d'esthétique, qui d'entre nous songerait à imposer sa rhétorique, fût-elle induite de l'histoire des genres? Mais pourquoi nous refuserions-nous à essayer de constituer un système d'invariants qui, suggéré avec discernement, aiderait peut-être la littérature contemporaine à sortir du désordre, de la confusion, de la laideur où trop souvent nous la voyons se gaspiller,

quand ce n'est pas se perdre. Lorsque la poésie renonce aux rimes, puis au rythme, puis au discours, puis au sens des mots, puis à la ponctuation, puis aux mots, pour se présenter sous forme de lettres isolées ou de groupes imprononçables de consonnes jetées au petit bonheur sur la page, quand le roman se vend sous forme de feuilles que chaque lecteur bat comme un jeu de cartes, l'étude comparative de la structure des poèmes (que les civilisations en cause aient ou non des relations historiques) nous permettrait, qui sait, de découvrir les conditions *sine qua non* du poème. A une époque où, soit par dérision, soit par défi, tant de gens rejettent toute norme esthétique ou s'imposent des règles incompatibles avec l'art dont ils se réclament, l'étude comparée des littératures, et quand même elles n'ont point réagi l'une sur l'autre, contribuerait à restaurer l'art d'aujourd'hui. Oui, pourquoi le comparatiste serait-il toujours passif? A ceux qui ne jurent que par Brecht et la « distanciation », pourquoi ne montrerait-il pas que la « distanciation » existait bien avant ce grand homme? Pourquoi n'essaierait-il pas de rénover le théâtre d'Europe ou d'Amérique en divulguant la théorie du *nô*, en organisant des spectacles de *nô?* G. Woodberry avait-il



si grand tort, qui, dans le premier numéro du *Journal of Comparative Literature*, écrivait que la méthode comparative est la mère de tout classicisme, « the comparative method is the mother of all classicism »?

## *Il faut aussi remanier nos programmes.*

Encore faudrait-il remanier nos programmes. Le monde où enseigneront les gens que nous formons, en 1963, le monde auquel ils devront préparer leurs élèves, le voici (vraisemblablement) : un milliard ou deux de Chinois qui prétendront au premier rang parmi les grandes puissances; des musulmans par centaines de millions qui, après avoir affirmé leur volonté d'indépendance, réaffirmeront (réaffirment déjà) leur impérialisme religieux; une Inde où des centaines de millions d'hommes parleront les uns tamoul, les autres hindi, les autres bengali, les autres marathe, etc.; en Amérique, des dizaines de millions d'Indiens qui exigeront le droit de redevenir enfin des hommes de plein droit; cent vingt millions de Japonais, au moins, sans parler de deux grands empires

actuels, le russe et l'américain, qui peut-être s'allieront pour faire contre-poids à des ambitions neuves; un immense Brésil, une Amérique espagnole peut-être enfin dégagée du colonialisme yanqui; une Afrique noire exaltant ou contestant la négritude, etc., etc. Nous autres Français cependant, nous voulons bien créer une *agrégation de lettres modernes*, à seule condition qu'elle ignore la Chine, le monde arabe. Sous prétexte qu'il faut une étrange audace « pour prédire ainsi les préoccupations intellectuelles et les goûts de l'avenir lointain », M. Adrien Cart, Inspecteur général de l'Instruction publique et président du jury de cette agrégation, borne son dessein à préparer des jeunes gens qui enseigneraient passablement aux environs de 1870. On continuera à parler de l'Arioste, de *Don Quichotte*, des *Mille et une nuits*, mais les « sujets trop éloignés des préoccupations habituelles des professeurs de français ou de littérature comparée », il les exclut de nos programmes. Il me semble, au rebours, que nous n'avons pas choisi notre métier pour suivre moutonnièrement les « préoccupations habituelles » des esprits incultes et conformistes. De même que la nature particulière de notre discipline nous invite à rêver d'une rhétorique



enfin sérieuse pour agir sur la littérature qui se fait, elle nous commande d'orienter les esprits de nos disciples, non seulement vers les questions qui se posent aujourd'hui, mais surtout vers celles qui se poseront demain.

*... en pensant à l'an 2050...*

Au lieu d'enseigner la littérature comparée dans de misérables instituts où un professeur et son assistant ne peuvent bien traiter qu'un nombre infime de sujets, il suffirait, comme je le disais aux premières pages, d'en centraliser l'enseignement pour pouvoir proposer aux étudiants toutes sortes de sujets dont voici quelques échantillons : *l'influence du positivisme français en Amérique latine, les contacts entre juifs, chrétiens et musulmans dans l'Espagne andalouse, les influences occidentales dans la littérature du Meiji, le rôle de la découverte du Japon sur la formation des idées libérales au siècle des lumières, l'évolution des idées racistes en Europe depuis la découverte de l'Amérique et de l'Afrique noire, l'évolution du roman*

*européen au XX^e siècle sous l'influence russe et l'influence américaine, l'action du cinéma yanqui sur la littérature française* (ou *allemande*, ou *anglaise*) *au XX^e siècle, poétique comparée du nô et de la tragédie* (ou *du kyogen et de la farce*), *le bilinguisme dans les pays colonisés, son influence sur les littératures, la diffusion du laoïsme en Europe entre le XVIII^e et le XX^e siècle* (ou encore, *du zen*), *l'influence de la syntaxe russe (anglaise, française) sur l'évolution du paihoua.* Voilà quelques-uns des cent, des mille sujets qu'un comparatiste ouvert au monde d'aujourd'hui peut proposer à des étudiants et qu'on peut traiter dans un institut organisé comme je l'ai dit. Chacun des pays, cela va de soi, centrerait son enseignement sur un certain nombre de questions qui l'intéressent en propre, et je conçois qu'on exige en France une attention particulière aux interactions des littératures de l'Europe occidentale, cependant qu'en Russie, en Europe orientale, on insisterait sur la situation singulière de cette part du monde. Qu'en Union soviétique la littérature comparée s'intéresse à la slavistique et aux relations entre les différentes littératures des peuples de l'Union, voilà qui paraît juste et raisonnable. Mais je souhaiterais que, dans



tous les pays où l'on enseigne notre discipline, une association véritablement internationale de littérature comparée proposât un certain nombre de sujets d'intérêt général qui seraient traités *partout*, afin de montrer aux étudiants de la planète que chaque littérature doit quelque chose à toutes les littératures, et cela précisément qu'elles se doivent mutuellement. Ce serait favoriser l'union des têtes pensantes.

### ... *et nos recherches, en les planifiant.*

Un programme de recherches, élaboré lui aussi par les comparatistes du monde entier, et qui tâcherait d'abord de calfater les lacunes de notre discipline, nous inviterait à constituer des équipes de chercheurs, formés à traiter les sujets sur lesquels nous manquons de lumières. En un siècle où nous avons enfin compris qu'on ne peut plus abandonner au caprice, au hasard, ni la subsistance des peuples, ni leur économie, je m'étonne qu'on laisse en état de périlleuse anarchie cette part au moins de la vie de l'esprit qui peut, qui doit s'orga-

niser. Soucieux autant que quiconque de liberté, je n'aurais pas le sentiment de m'aliéner si, d'un commun accord avec mes collègues, j'étais désigné pour enseigner plus particulièrement cette part de notre discipline pour laquelle je me sentirais du goût, et quelque compétence. Je ne vois pas en quoi un collègue d'un autre pays pourrait se sentir opprimé parce que, appréciant ses talents et son savoir, une association vraiment internationale de littérature comparée lui aurait suggéré de se vouer, lui, à la métrique comparée. Les lacunes seraient ainsi comblées, sans que nous ayons à craindre de gaspiller en double, en triple emploi, des efforts à distribuer d'autant plus efficacement que presque tout ce qui importe à notre discipline reste à faire, et tant mieux pour nos successeurs.

# *Conclusion*

En me relisant, je me demande comment j'ose rassembler et proposer tant de banalités. Est-ce là « l'enfant terrible » de la littérature comparée? N'est-ce donc que cela? Banalités, oui, mais que « l'école française » tint longtemps pour révoltantes et révolutionnaires. Comme je fais moins cas de la nouveauté d'une idée, ou d'une doctrine, que de sa justesse, peu m'importe de retrouver ici ou là, et jusque chez les pionniers de notre discipline, des bribes et mieux que des bribes de ce qu'aujourd'hui je pense, après trente ans ou peu s'en faut d'enseignement. Ne date-t-elle pas de 1903, la formule de G. E. Woodberry que je citais tout à l'heure : « the comparative method is the mother of all classicism[1] »? Si je suis un « enfant terrible », en voici deux

1. « La méthode comparative est la mère de tout classicisme. »

autres au moins : René Wellek et Austen Warren dans leur *Theory of Literature* : « L'étude de la littérature comparée ainsi entendue exigera beaucoup de nos savants, du point de vue de leur compétence langagière. Elle exige qu'on élargisse les perspectives, qu'on triomphe de l'esprit de clocher et du provincialisme, toutes choses malaisées à obtenir[1]. » Si je suis un « enfant terrible », adressez, je vous prie, ce même compliment (ou ce même reproche) à L. A. Willoughby, de Londres, qui instruit le procès du comparatisme anglais dans les termes ou peu s'en faut que je viens d'employer; je le traduis : « Ce point de vue, si imparfait qu'il puisse être, montre clairement que nous autres spécialistes de la littérature comparée n'avons jusqu'ici, à proprement parler, guère fait que des études marginales, que nous n'avons guère eu souci que des problèmes périphériques relatifs par exemple aux sources, aux thèmes, à la diffusion, à la valeur, ou encore à la matière première de la littérature, à moins que ce ne soit à des manifestations surtout sociologiques de son action. Quelque

1. « The study of comparative literature in this sense will make high demands on the linguistic proficiency of our scholars. It asks for a widening of perspectives, a suppression of local and provincial sentiments not easy to achieve. »



précieuses que puissent être des études de ce genre pour nous faire connaître les échanges spirituels au cours des derniers siècles, elles ne nous en montrent pas moins, trop clairement, à quel point nos méthodes sont bornées[1]. »

Vous voyez que je ne suis pas seul en Europe à juger durement nos méthodes et nos conceptions, ni le seul à parier pour la stylistique, voire la rhétorique : « au cours des dernières années, une réaction très salubre s'est fait jour un peu partout dans la critique littéraire, et l'on en est revenu à reconnaître que toute étude de la littérature doit partir du texte même. Les anciennes méthodes de la rhétorique, de la poétique et de la métrique classiques ont été restaurées et renouvelées, cependant que la langue et le style, bien plus que le contenu, sont au

1. « Diese Uebersicht, so unvolkommen sie auch sein mag, zeigt klar dass wir vergleichenden Wissenschaftler bisher eigentlich nur den Saum der Literatur berührt haben, dass wir uns um Probleme an ihrer Peripherie bemühten, um Quellen, Motive, Aufnahme, Geltung, also entweder um das Rohmaterial der Literatur oder um die im wesentlichen soziologische Erscheinung ihrer Wirkungen. So wertvoll nun auch solche Studien für unsere Kenntnis des geistigen Güteraustausches während der letzten Jahrhunderte sein mögen, so zeigen sie doch nur zu deutlich, wie beschränkt unsere Methoden sind. » *Stand und Aufgaben der vergleichenden Literaturgeschichte in England.*

cœur de notre recherche. Et les considérations de morphologie jouent un rôle toujours plus important [1]. » Ai-je dit autre chose? Et quand je supplie qu'on rende au traducteur son dû, aux traductions notre estime, je me borne à confirmer ce même Willoughby : « Et voici qui de nouveau nous ramène à la question des traductions, si urgente pour le spécialiste de littérature comparée [2]. » Oui, je souhaite qu'on étudie les genres dans toutes les littératures, qu'elles aient ou non des rapports de fait. Tel est bien le souci de A. T. Hatto, de Londres, quand il étudie *l'aubade* de la Chine à Gœthe en passant par Shakespeare.

Ce qui me paraîtra peut-être encourageant, ou probant, c'est que je suis venu tout seul à ces idées et que, fort d'un principe précisément de la plus vieille rhétorique :

1. « In den letzten Jahren hat in der ganzen Welt eine gesunde Reaktion in der Literaturkritik Platz gegriffen, und die Erkenntnis hat sich wiederum Bahn geschaffen, dass jedes Studium der Literatur vom Texte auszugehen habe. Die alten Methoden der klassischen Rhetorik, Poetik, und Metrik werden wieder eingesetz und erneuert, und Sprache und Stil, mehr als der Inhalt, stehen im Zentrum unserer Aufmerksamkeit. Auch die morphologische Betrachtungsweise spielt eine immer bedeutendere Rolle. »

2. « Und dies wiederum bringt uns auf die für den vergleichenden Forscher so dringliche Frage der Uebersetzungen. »



*nullius addictus jurare in verba magistri* [1], je n'ai accepté de lire les théoriciens de notre discipline qu'après avoir élaboré quelques idées à partir de mon indissociable expérience de professeur et d'écrivain.

1. Horace, *Ep.* I, 1, 14.

INTRODUCTION

*Crise de la littérature comparée?* 9
*Contre tout chauvinisme...* 10
*... et tout provincialisme* 14
*Politique et littérature comparée* 15
*La littérature comparée, c'est l'humanisme* 20

QUESTIONS PRÉJUDICIELLES : BIBLIOGRAPHIES ET LANGUES DE TRAVAIL

*Il faut centraliser l'enseignement de la littérature comparée* 27
*Pour une bibliographie...* 30
*Les langues de travail* 35
*Traducteurs et traductions* 44
*Une langue universelle de travail?* 54

OBJET, MÉTHODES, PROGRAMMES

*Les deux « écoles »* 61
*Historicisme et criticisme* 65

*Les historicistes* 66
*Les critiques* 71
*Donner un sens plus pur aux mots de la tribu* 73
*Domaine du comparatiste « à la française »* 78
*Pour et contre la « Stoffgeschichte »* 80
*Le comparatiste idéal* 82
*La littérature est faite de mots...* 87
*La stylistique comparée trop négligée* 89
*... et la métrique comparée...* 91
*... et l'étude comparée des images...* 92
*... et l'art de la traduction...* 95
*... et la structure...* 97
*De la littérature à la poétique comparée* 101
*Il faut aussi remanier nos programmes* 103
*... en pensant à l'an 2050...* 105
*... et nos recherches, en les planifiant* 107

CONCLUSION 111

## DU MÊME AUTEUR

nrf

L'ENFANT DE CHŒUR, nouvelle édition, 1947.
PEAUX DE COULEUVRE, tomes I, II, III, 1948.
RIMBAUD, *avec* Yassu Gauclère, nouvelle édition augmentée, *Les Essais*, 1950.
SIX ESSAIS SUR TROIS TYRANNIES, 1951.
HYGIÈNE DES LETTRES, I, 1952.
HYGIÈNE DES LETTRES, II : Littérature dégagée, 1955.
HYGIÈNE DES LETTRES, III : Savoir et goût, 1958.
LE MYTHE DE RIMBAUD, 1952-1961.
Tome I : Genèse du Mythe.
Tome II : Structure du Mythe (nouvelle édition, augmentée)
Tome IV : L'Année du Centenaire.
LE PÉCHÉ VRAIMENT CAPITAL, 1957.
L'ENNEMIE PUBLIQUE, 1957.
LE NOUVEAU SINGE PÈLERIN, 1958.
SUPERVIELLE, *Bibliothèque idéale*, 1960.
BLASON D'UN CORPS, 1961.
REY-MILLET, 1962.

*Traductions :*

*T. E. Lawrence :* LETTRES, *avec* Yassu Gauclère, 1949.

*T. E. Lawrence :* LA MATRICE, 1955.

*En préparation :*

LE MYTHE DE RIMBAUD :
Tome III : Succès du Mythe.

PEAUX DE COULEUVRE, tomes IV et V.

*Chez divers éditeurs :*

CŒURS DOUBLES, spectacle en dix tableaux avec illustrations par Éric de Nemès, Alexandrie, le Scarabée, 1948.

PROUST ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE, Alexandrie, le Scarabée, 1945 *(épuisé)*.

CINQ ÉTATS DES JEUNES FILLES EN FLEUR, H.C.

MADE IN U.S.A. *(écrits en anglais)*, H.C.

CONFUCIUS, troisième édition revue, Club français du livre, 1962 *(épuisé)*.

L'ORIENT PHILOSOPHIQUE, trois tomes, C.D.U., 1957-1959.

LE BABÉLIEN, trois tomes, C.D.U., 1960-1962.

L'ÉCRITURE, Delpire, 1961.

*Traduction :*

LA MARCHE DU FASCISME, de G.-A. Borgese, Montréal, l'Arbre, 1943.

COLLECTION « LES ESSAIS »

Julien Benda : *Essai d'un discours cohérent sur les rapports de Dieu et du monde.*

Emmanuel Berl : *Le bourgeois et l'amour.*

Pierre Drieu La Rochelle : *L'Europe contre les patries.*

Sœren Kierkegaard : *Traité du désespoir.*

Valery Larbaud : *Techniques.*

Sœren Kierkegaard : *Le concept de l'angoisse.*

Emilio Cecchi : *Poissons rouges.*

N. Guterman et H. Lefebvre : *La conscience mystifiée.*

Sœren Kierkegaard : *Riens philosophiques.*

Nicolas Berdiaev : *Les sources et le sens du communisme russe.*

Roger Caillois : *Le mythe et l'homme.*

Jean Grenier : *Essai sur l'esprit d'orthodoxie.*

Martin Heidegger : *Qu'est-ce que la métaphysique?*

A.-M. Petitjean : *Le moderne et son prochain.*

Sœren Kierkegaard : *Journal*, I.

Albert Camus : *Le mythe de Sisyphe.*

Georges Bataille : *L'expérience intérieure.*

Georges Bataille : *Le coupable.*
Simone de Beauvoir : *Pyrrhus et Cinéas.*
Pierre Bost : *Un an dans un tiroir.*
Maurice Merleau-Ponty : *Phénoménologie de la perception.*
Jules Monnerot : *La poésie moderne et le sacré.*
Gabriel Audisio : *Ulysse.*
Jules Monnerot : *Les faits sociaux ne sont pas des choses.*
André Chamson : *Fragments d'un* Liber veritatis.
Georges Mounin : *Avez-vous lu Char?*
Bernard Groethuysen : *Mythes et portraits.*
Jean-Paul Sartre : *Baudelaire.*
Yvon Belaval : *La recherche de la poésie.*
Simone de Beauvoir : *Pour une morale de l'ambiguïté.*
Maurice Merleau-Ponty : *Humanisme et terreur.*
Sigmund Freud : *Moïse et le monothéisme.*
Jacques Nantet : *Bataille pour la faiblesse.*
Émile Simon : *Patrie de l'humain.*
R. et M. Alain-Peyrefitte : *Le mythe de Pénélope.*
Sigmund Freud : *Délire et rêves dans la* Gradiva *de Jensen.*
M.-J. Lefebvre : *Jean Paulhan.*
Mircea Eliade : *Le mythe de l'éternel retour.*
E. M. Cioran : *Précis de décomposition.*
Sigmund Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité.*
Sigmund Freud : *Ma vie et la psychanalyse.*
Bernard Groethuysen : *J.-J. Rousseau.*

Albert Camus : *Noces.*
Marcel Arland : *Marivaux.*
Raymond Abellio : *La Bible*, I.
Ruth Benedict : *Échantillons de civilisations.*
Michel Carrouges : *André Breton.*
Etiemble et Yassu Gauclère : *Rimbaud.*
Roger Caillois : *L'homme et le sacré.*
Raymond Abellio : *La Bible*, II.
J. Huizinga : *Homo ludens.*
Sigmund Freud : *Le rêve et son interprétation.*
Roger Nimier : *Amour et néant.*
Yvon Belaval : *Les philosophes et leur langage.*
Jean Lambert : *Un voyageur des deux mondes.*
E. M. Cioran : *Syllogismes de l'amertume.*
André Dhôtel : *Rimbaud et la révolte moderne.*
Roger Godel : *Essais sur l'expérience libératrice.*
Charles Germain : *Court traité sur la noblesse.*
Sigmund Freud : *Métapsychologie.*
Sigmund Freud : *Nouvelles conférences sur la psychanalyse.*
Sigmund Freud : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.*
Charles Rohmer : *Le personnage et son ombre...*
Mircea Eliade : *Images et symboles.*
Sigmund Freud : *Essais de psychanalyse appliquée.*
François Millepierres : *Pythagore.*
Claude Elsen : *Homo eroticus.*
Sigmund Freud : *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient.*
Yvon Belaval : *Les conduites d'échec.*

Arnold Toynbee : *Guerre et civilisation.*
Czeslaw Milosz : *La pensée captive.*
Albert Camus : *L'été.*
Léo Strauss : *De la tyrannie.*
Sœren Kierkegaard : *Journal*, II.
Raymond Aron : *Polémiques.*
G. Huizinga : *Érasme.*
Jeanne Delhomme : *Temps et destin.*
Jean Grenier : *A propos de l'humain.*
Antonio Machado : *Juan de Mairena.*
Simone de Beauvoir : *Privilèges.*
Sœren Kierkegaard : *Journal*, III.
Yves Battistini (traduct. de) : *Trois contemporains : Héraclite, Parménide, Empédocle.*
Carlo Levi : *La peur de la liberté.*
Nathalie Sarraute : *L'ère du soupçon.*
Jean Rostand : *Peut-on modifier l'homme?*
E. M. Cioran : *La tentation d'exister.*
Sœren Kierkegaard : *Journal*, IV.
Mircea Eliade : *Mythes, rêves et mystères.*
Etiemble : *Le péché vraiment capital.*
Jean Grenier : *L'existence malheureuse.*
Bertrand Russell : *Science et religion.*
Albert Camus : *L'envers et l'endroit.*
Oswald Spengler : *L'homme et la technique.*
Colin Wilson : *L'homme en dehors.*
Martin Heidegger : *Essais et conférences.*
Jean Rostand : *Science fausse et fausses sciences.*
Mircea Eliade : *Naissances mystiques.*
Robert Champigny : *Sur un héros païen.*

Mircea Eliade : *Techniques du Yoga.*
Georges Lukacs : *La signification présente du réalisme critique.*
E. M. Cioran : *Histoire et utopie.*
Karl Schlechta : *Le cas Nietzsche.*
Manuel de Dieguez : *L'écrivain et son langage.*
C. G. Jung : *Un mythe moderne.*
Sœren Kierkegaard : *Journal*, V.
Bertrand Russell : *Histoire de mes idées philosophiques.*
Jean-Charles Sournia : *Logique et morale du diagnostic.*
Charles Olson : *Appelez-moi Ismaël.*
Mircea Eliade : *Méphistophélès et l'Androgyne.*
Boris Rybak : *Anachroniques.*
Ernst Jünger : *L'État universel.*
Lothar Bickel : *Le dehors et le dedans.*
Alexandre Koyré : *Introduction à la lecture de Platon*, suivi de *Entretiens sur Descartes.*
Ernst Jünger : *Le Mur du temps.*